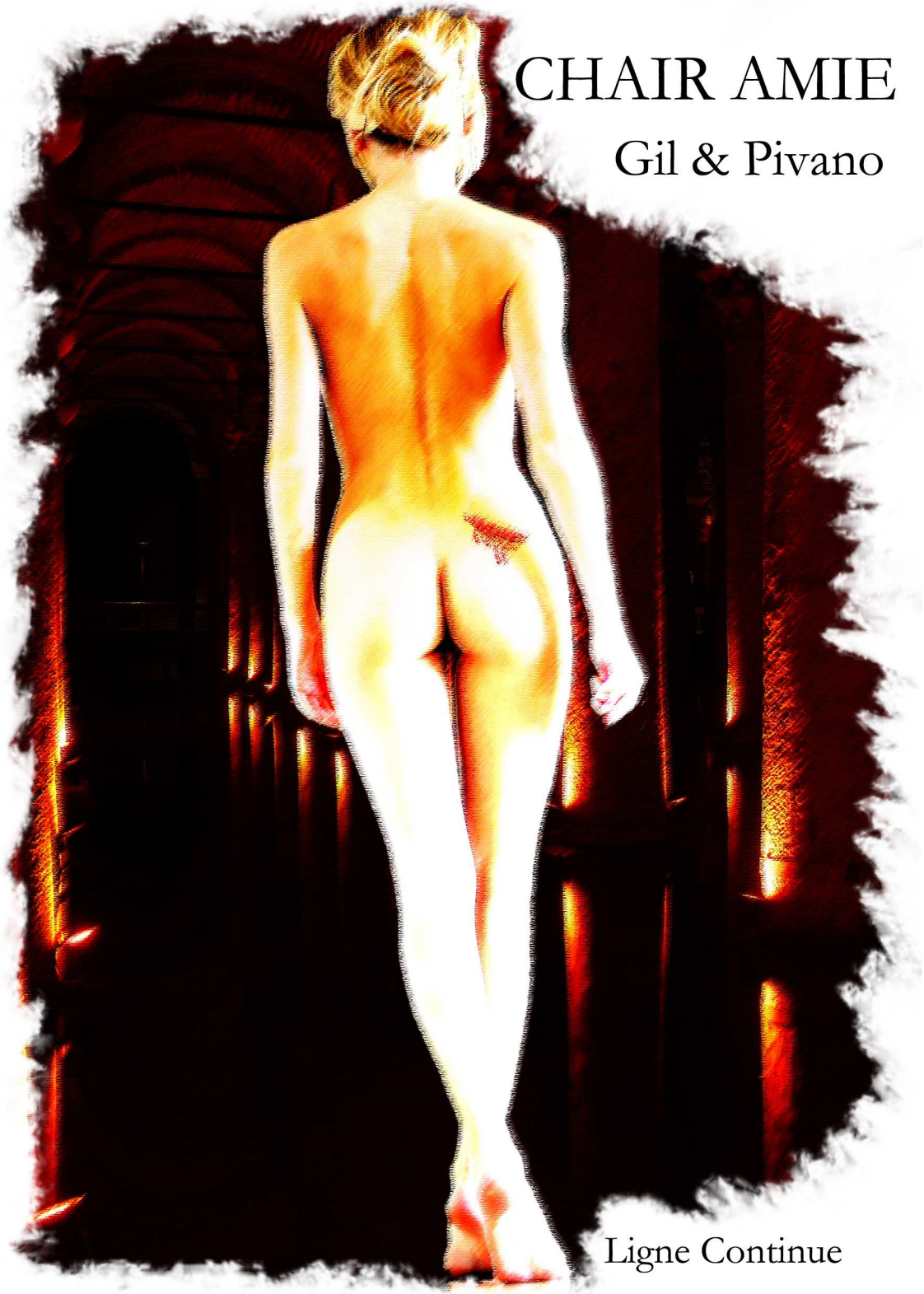


CHAIR AMIE

Gil & Pivano



Ligne Continue

Soudain, la lumière s'éteignit. Un silence oppressant flotta alors dans le noir, laissant vite la place à une clameur d'angoisse qui, se propageant de proche en proche, enfla si vite qu'elle se transforma en un vacarme assourdissant. Une panique généralisée se répandit comme une traînée de poudre le long des couloirs et des galeries couvertes.

Dans un tumulte bruyant, une bousculade fiévreuse, les gens cherchèrent à se diriger vers les quelques sorties visibles, guidés par la luminosité provenant de l'extérieur. Ils en oublièrent de tenir fermement leur sac contre leur corps et de protéger leurs poches contre l'intrusion opportuniste des pickpockets à l'affût de la moindre occasion.

Loin des grandes portes, loin de la lumière, au cœur de l'obscurité, la fuite était impossible. Tels des animaux aveugles pris dans les mailles d'une nuit sans lune, ceux qui se trouvaient prisonniers des ténèbres s'agitèrent et gémirent. L'écho de leurs cris d'effroi retentit sous les hautes voûtes.

Blotti derrière une pile de tapis, l'homme n'attendait que cet instant. Il se redressa d'un bond, bousculant au passage un touriste figé dans le noir. Il sauta sur sa proie, lui planta une seringue minuscule dans le cou, et, sans attendre que son corps ne s'affaisse comme une poupée de son, il l'entraîna vers sa cache.

Juste avant que la lumière ne s'éteigne, il avait croisé son regard. Il y avait lu de la répulsion, de la peur aussi. La répulsion lui était égale. Mais la peur, il aimait ça !

Le temps était compté dorénavant. Le produit n'agirait que pendant quelques dizaines de minutes. Juste la durée nécessaire pour rejoindre le repaire.

Il courait maintenant dans les allées, sa forte corpulence lui permettant de forcer le passage au travers de la foule des badauds terrorisés par la panne de lumière. Il devait quitter les lieux au plus vite, déjà quelques échoppes offraient des havres de sécurité autour de lanternes à huile allumées en urgence.

L'homme cachait son visage sous ses coudes relevés et maintenait son panier, dans laquelle sa proie reposait cachée à la vue des passants, en équilibre sur ses épaules massives. Il atteignit enfin une sortie. La clarté du jour l'éblouit. Il marqua une pause, clignant des yeux. Sa proie ne bougeait pas. Il ne ressentait aucune agitation sur son dos. Uniquement le poids réconfortant du corps engourdi.

Il n'était pas très loin du lieu où on l'attendait. Il marcha d'un pas décidé au milieu de la rue, les yeux baissés sur les pavés. Arrivé devant la porte d'entrée, il jeta un regard furtif autour de lui, avant de frapper la séquence de coups convenue. La porte s'ouvrit immédiatement et il s'engouffra dans la pénombre.

Il descendit quelques marches d'escalier et déposa enfin sa charge sur le carrelage. Avec un sourire gourmand, il se saisit de sa proie et l'étendit sur une dalle surélevée. Il laissa ses mains caresser le corps offert... Il aurait voulu poursuivre seul, mais les autres arrivèrent aussitôt.

Le chef lui jeta un ordre bref et il dut leur laisser sa proie. Il le fit de mauvaise grâce, grognant des insanités, et sa frustration le faisait baver comme un animal atteint de la rage. Il rejoignit le chef et le suivit dans une petite pièce où il s'accroupit près de lui, l'œil rivé sur un mouchard. Sa récompense. Son bonus en plus du salaire qu'il toucherait quand tout serait terminé. Et il les vit s'acharner sur sa proie !

Ils étaient trois, habillés de vert, un masque sur leur visage ; des gants recouvraient leur main et une drôle de coiffe enserrait leurs cheveux.

Il ne perdit aucune miette du spectacle lorsqu'ils dévêtirent sa victime pour l'allonger ensuite sur un drap d'une blancheur immaculée. D'un coup, une lumière violente illumina la scène. Malgré la douleur qui frappa son cerveau, il ne cligna pas des yeux, fasciné par la grâce du corps offert.

Elle était là, allongée sur le dos, si proche et pourtant inaccessible. Elle ne lui appartenait pas. Peut-être une autre fois...

Il lui sembla qu'elle ouvrit les yeux un court instant, juste le temps pour qu'une expression d'étonnement ne se fige sur son visage, avant que l'un des trois ne la pique de nouveau, avec une seringue similaire à celle qu'on lui avait donnée pour l'amener ici.

Puis, il vit le groupe s'affairer autour d'elle. Du sang coula sur ses cuisses, entre ses jambes, imbibant le drap blanc, le maculant de taches rouge qui noircissaient peu à peu, au fur et à mesure que durait leur manège...

Trois jours, plus tard, il revint chercher sa proie. Elle était toujours inconsciente. Mais habillée de nouveau. Le chef était là, il ne pouvait pas désobéir. Il aurait tant voulu se l'approprier. En grognant de dépit, il la plaça dans son panier, chargea le tout sur ses épaules et se dirigea vers la sortie.

Il marcha dans le quartier, cherchant un endroit propice. Aucun ne semblait lui convenir. Comme s'il voulait retarder le moment de la séparation.

Soudain, il sentit un tremblement dans son dos. De légères secousses ébranlaient son panier. Elle était en train de se réveiller.

Il posa son fardeau dans l'encoignure d'une porte. Il s'accroupit, masquant de son dos large ses mains qui renversèrent le panier. Sa victime roula sur les pavés.

Elle ouvrit les yeux.

Il croisa à nouveau son regard.

Une nouvelle fois, il y lut un mélange de peur et de révolusion auquel venait maintenant se mêler de l'étonnement et de l'incompréhension...

Pourquoi avais-je la sensation d'avoir du coton dans les oreilles ?

M'étais-je cognée la tête en tombant ?

Étais-je en train de rêver tout cela ?

Ou bien était-ce la réalité?

Dans le coton

Maintenant, je marchais au ralenti, baignant dans une atmosphère épaisse qui cherchait à retenir chacun de mes mouvements. Je luttais pour garder mon équilibre, zigzaguant entre des formes indistinctes, floues et colorées. Des sons confus parvenaient jusqu'à mon cerveau, comme s'ils traversaient un brouillard dense et lourd. La tête me tournait. Je sentais mon poulx bondir et ma respiration devenir anarchique. Je marquai une pause, cherchant un repère. Je fixai mes pieds. Peu à peu mes yeux accommodèrent de nouveau et je pus discerner le bout rouge de mes chaussures. Je me forçai à respirer par profondes inspirations, cherchant l'air à grosses goulées. Je levai la tête, le trouble s'estompa.

Je repris ma marche incertaine. Je marchais et ne reconnaissais pas les ruelles dans lesquelles se perdaient mes pas. J'avais dû m'égarer. J'observais au travers d'une brume insidieuse qui semblait s'être infiltrée dans mon crâne, les immeubles et leurs façades décrépites qui se dressaient autour de moi. Je scrutais la foule muette qui m'entourait. Les gens s'écartaient sur mon passage et me jetaient des regards sombres, réprobateurs. Je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais. Je ne connaissais pas ce quartier. Je m'étais sûrement perdue.

Une odeur chaude de pain frais me fit m'arrêter. Au-delà de la sensation nauséuse que je ressentais, je pris soudain conscience de la faim qui me tirait l'estomac. Je me sentis encore plus faible, comme si la conscience de mon état accentuait ma faiblesse. J'avais mal, un mal diffus qui irradiait de mon ventre. Ma vision se voila un bref instant, comme si l'évanouissement était là, tout proche, attendant son heure pour me jeter sur le pavé de la rue. Je devais manger, n'importe quoi, un petit quelque chose pour continuer à marcher.

Des hommes étaient attablés à l'intérieur de l'établissement et me dévisageaient. J'aurais voulu entrer et m'asseoir, mais leurs regards froids, sans aucune sympathie ni compassion, me paralysaient. J'hésitai...

Je fis un pas en direction du café puis me ravisai. Je cherchai mon sac. Disparu. J'avais dû le perdre ou l'oublier quelque part. Peut-être dans le taxi... Enfin, il me semblait que j'avais un sac à la main. Je fouillai mes poches et n'y trouvai pas d'argent. J'aurais dû pourtant y trouver la monnaie que le chauffeur m'avait rendue, quand il m'avait déposée un peu plus tôt. Ou était-ce hier ? Je n'en étais plus très sûre. En tout cas, les pièces et les billets que j'avais fourrés là, ne s'y trouvaient plus. On m'avait peut-être volé.

Mon regard croisa une silhouette frêle sur la devanture vitrée de l'estaminet, le reflet d'une jeune femme blonde, fragile, les traits pâles et tirés, des cernes sombres et bleutés sous les paupières lourdes. Instinctivement, je me retournai pour la chercher des yeux. Personne ne se tenait derrière moi. Je regardai le reflet de nouveau, et j'eus du mal à me reconnaître.

Le serveur, adossé au chambranle sur le seuil de l'établissement, me suivit des yeux avec suspicion. En m'éloignant, je jetai un dernier coup d'œil sur la vitre. Le visage flou et crispé que j'y surpris me sembla presque inconnu. Je pressai le pas, légèrement courbée en avant pour atténuer l'élancement sourd de mon ventre. J'étais écoeürée. Je sentis mes boyaux se tordre et mon cœur se soulever en un spasme brutal. Je titubai sous la douleur, soudain féroce.

Une pluie fine et insistante se mit à glisser sur mon corps, imprégnant mes vêtements. Je fus vite glacée de la tête aux pieds. Je grelottais maintenant. Je ressentais dans ma chair non seulement la morsure tenace de la faim mais aussi celle du froid. Je réalisai que je n'avais presque rien sur moi, juste un tee-shirt mouillé plaqué contre ma peau. Le regard des femmes sous leur voile ou leur fichu me fixait avec animosité. Celui des hommes matait avec lubricité la pointe de mes seins, tendue sous la caresse froide de la pluie. Je croisai les bras sur ma poitrine et je continuai à marcher, la tête inclinée en avant, les yeux baissés, cherchant à ignorer ces regards mauvais.

Je descendis du trottoir pour tenter d'éviter la foule compacte qui grouillait autour de moi, formant une muraille mouvante qui m'empêchait d'avancer. De nouveau l'atmosphère prit une

densité anormale. J'avais la sensation de me débattre dans de la glu. Les battements de mon cœur s'accéléraient. J'avais du mal à respirer. Ma poitrine reprit son allure anarchique. Je fus prise de panique. Mon cœur s'emballa. Un voile noir s'abaissa sur mes yeux. Je marquai une nouvelle pause, m'appuyai contre un mur. Les gens me bouscullaient, ignorant mon trouble, indifférents à mon malaise. Je devais me calmer, me forcer à respirer, ralentir l'allure, ne pas céder à l'angoisse. Une idée s'imposa, brutale, évidente : je devais retourner à l'hôtel, j'y trouverais de l'aide. L'hôtel ? Qu'importe, j'y serais en sécurité...

Je débouchai sur une vaste esplanade. J'étais déjà venue ici. J'avais l'impression de refaire un trajet que j'avais déjà parcouru. Si je ne me trompais pas, j'avais déjà visité cette église sur la gauche, avec cette coupole imposante, et si je poursuivais ma course, tout au bout du boulevard, sur la droite, je devais retrouver le bazar dont j'avais déjà arpenté les allées couvertes. C'était bien ça ! Quand je passai devant l'entrée du marché, j'eus une soudaine appréhension. Comme un trou noir dans la tête ! Je pressai le pas. Si je pouvais plus loin, je devais redescendre vers l'hôtel. Ce quartier me parut plus familier. Dans quelles conditions y étais-je déjà venue ? Je ne m'en souvenais plus.

D'un coup, j'eus la vision d'un regard malveillant qui m'observait. Deux yeux rivés sur moi qui me poursuivaient, oppressants. Je me mis à courir. Une force, un instinct de survie peut-être, me poussa à allonger le pas et continuer ma course, les bras croisés sur la poitrine, le torse plié en avant. Dans ma progression, j'avais le sentiment fugace d'être une étrangère, perdue très loin de chez elle.

Parmi les hommes et les femmes, baluchons à l'épaule, qui se pressaient vers la gare routière, je retrouvai le flot des touristes. J'étais maintenant en terrain connu. Je vis des boutiques de souvenirs et des magasins de vêtements de cuir qui m'étaient familiers. J'avais déjà arpenté ces trottoirs. Il y avait un hôtel au bout de la rue. J'aperçus son enseigne.

J'y pénétrai en trombe et traversai le lobby d'un pas mal assuré. Tandis que j'attendais l'ascenseur, je vis par-dessus mon épaule l'homme de la réception qui m'observait d'un air surpris. Mon doigt hésita sur le bouton de l'étage avant de s'écraser comme un aimant sur le 5.

La porte de l'ascenseur se referma dans un cliquetis mécanique. 505. La moquette étouffa mes pas dans le long couloir que j'empruntai sans hésiter jusqu'à l'avant-dernière chambre. La chambre 505. Je cherchai une clef dans les poches de mon jean. Rien. Je restai indécise devant la porte close. Que faire ? Devais-je redescendre pour réclamer une nouvelle clef ? Comment expliquer que je l'avais perdue ? Dans mon état, ils allaient me prendre pour une folle. Des gouttes d'eau coulaient de mes cheveux plaqués sur ma nuque. Je sentais le poids de mes vêtements trempés, collés à mon corps comme une gangue humide. Une flaque sombre se formait sur la moquette. À tout hasard, je frappai à la porte devant moi.

J'entendis un glissement puis des pas. Quelques instants plus tard, une voix fatiguée s'éleva, timide : « Qui est là ? », demanda-t-elle avant de se reprendre et d'ajouter avec un fort accent français : « Who is this ? »

Je ne sus que répondre. Un silence gêné s'installa. La voix reprit plus insistante : « Who are you ? What do you want ? »

Puis avec colère : « Que voulez-vous, nom d'un chien ? »

Je restai aphone et la voix reprit soudain interrogative, presque suppliante, mais sur un ton incrédule : « Sibylle, c'est... toi ? »

Ne sachant que répondre, je bafouillai un « C'est moi ! » laconique qui avait le mérite de ne pas mentir. J'entendis alors qu'on ôtait la sécurité et je vis la poignée s'abaisser, hésitante. La porte s'entrouvrit, laissant apparaître une jeune femme à l'air soucieux. Son visage sortait à peine de l'entrebâillement. Elle me regarda, méfiante, et soudain ouvrit la bouche en grand, sans qu'aucun son ne sortît de ses lèvres. Elle avait les traits fripés et les yeux rougis. Elle renifla comme si elle était enrhumée. Peut-être dormait-elle ? Je devais l'avoir réveillée en frappant à la

porte. Soudain, son visage sembla revenir à la vie et se mit à trembler : « Sibylle, ça alors, c'est... c'est toi ? ».

La voix était faible, lasse et une émotion palpable vibrait dans toutes ses intonations. J'hésitai de nouveau. Sibylle, ce prénom évoquait une sonorité familière. Je répondis ce qu'elle attendait de moi :

« Heu ! Oui... »

- Mais tu étais où ?

- Je... »

Sur son visage, je lus un mélange de soulagement, de joie, de surprise et... de colère aussi. Elle haussa le ton :

« Mais tu as fait quoi pendant tout ce temps ? »

- Je ne sais pas... J'ai marché dans la rue...

- Tu as marché pendant trois jours ?

- Trois jours ! » répétai-je hébétée, les yeux agrandis par la surprise.

Qu'avais-je pu faire pendant trois jours dans la rue ?

Je sentis que quelque chose ne tournait pas rond, mais je ne savais pas quoi. Elle avait dû lire sur mon visage le désarroi dans lequel sa question m'avait plongée, car elle laissa soudain tomber son masque accusateur pour me prendre et me serrer dans ses bras. Sa bouche émit un « Oooh ! » qui n'en finissait pas tandis qu'elle se mettait à pleurer et à parler en même temps. Une avalanche de questions entrecoupées de sanglots, qui me laissa sans voix.

Je cherchai au fond de mon cerveau des réponses à lui apporter, mais je n'y trouvai aucun souvenir, aucun éclaircissement. Je ne connaissais même pas son nom. Je n'avais pas d'explication censée à lui fournir et devant son regard sceptique, je perdis pied, un peu plus. Le regard qui me hantait réapparut, menaçant. Je fermai les yeux pour chasser cette image obsédante. Des spasmes nerveux me secouèrent, je grelottai et suffoquai à nouveau. Tout se mit à tourner. Soudain, le trou noir se rouvrit tout autour de moi, absorbant la lumière et la matière.

Cette fois encore, comme un derviche tourneur emporté par son élan, je basculai dans le vide et plongeai dans les ténèbres...

Retrouvailles

Une voix lointaine me parlait. Les sons étaient confus, embrouillés. J'étais allongée sur un lit, les yeux fixés au plafond. Une épaisse serviette éponge me recouvrait le torse. Mes yeux perdirent leur fixité et firent le tour de la pièce. Je ne reconnaissais pas les lieux. J'aperçus sur le dos d'une chaise mes vêtements trempés. Ils séchaient près d'un radiateur. J'avalai ma salive avec difficulté, refrénant une forte envie de pleurer qui me serrait la gorge. Certainement le contrecoup du surplus d'émotions qui m'avaient submergée ces dernières heures. J'articulai quelques mots encore teintés d'un profond désarroi :

« Où suis-je ? »

- Comment te sens-tu ? », demanda la jeune femme en guise de réponse.

Je ne savais que répondre.

Elle pencha son visage au-dessus du mien. Je vis ses grands yeux bruns me scruter, désireuse de retrouver dans mon regard la vie qui m'avait quittée un instant.

« Alors, ça va mieux ? insista-t-elle.

- Je crois, dis-je comme pour me persuader moi-même. Je n'ai plus aussi froid. Mais je me sens encore si faible... »

Soudain, je ne sentis plus le poids de son corps sur le lit. Elle était maintenant debout dans la pièce et s'avançait vers un téléphone mural. Elle décrocha le combiné, parla en anglais. Les mots jaillissaient, hésitants, maladroits. Je compris qu'elle commandait des pâtisseries et du thé brûlant. L'odeur du pain chaud de la rue me revint à l'esprit. Je salivai rien que d'y penser. La nausée avait disparu. La jeune femme revint près de moi, monta sur le lit qui se déforma à nouveau pour l'accueillir.

« Où sommes-nous ? lui demandai-je d'une voix plus assurée.

- Dans ma chambre ! Enfin, dans notre chambre avant que tu ne me fausses compagnie », répondit-elle.

Un pâle sourire éclaira son visage. Elle continua, un ton de reproche dans la voix :

« Pourquoi as-tu disparu ? Je me suis fait un sacré souci.

- Désolée, je ne sais pas moi-même. Mais où sommes-nous ? »

Elle suspendit son geste, leva les yeux sur mon visage et voyant que je ne plaisantais pas, répondit : « On est à Istanbul, ma chérie ! En Turquie ! »

Je digérai cette information surprenante un court instant, puis la bouche tordue dans une mimique contrite, je demandai : « Qu'est-ce qu'on fait là ? »

Elle eut un sourire triste, où se mêlaient perplexité et désarroi : « On fait du tourisme, on visite, enfin on devrait être en train de visiter ! »

Je la repris, cherchant à mieux comprendre :

« Pourquoi dis-tu on devrait ? »

- Parce qu'on a commencé à visiter et puis d'un coup, Madame s'est volatilisée... »

Et en disant cela une ombre d'inquiétude voila son regard, contredisant le ton léger qu'elle avait employé.

« Volatilisée ? repris-je, et le son de ma voix trahissait une profonde incompréhension.

- Oui ! Volatilisée, évaporée, envolée, disparue ! Pendant trois jours. Et, moi comme une abrutie, j'étais ici, à tourner en rond et à me faire un sang d'encre pendant que Madame était je ne sais où. D'ailleurs, oui, je ne voudrais pas être indiscreète, mais qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ? clama-t-elle dans un accès de colère vite contenue.

- Je ne sais pas. Je ne me souviens plus, bredouillai-je en détournant le regard.

- Tu ne te souviens plus de... rien ? demanda-t-elle d'un ton posé où l'inquiétude avait remplacé l'indignation.

- Non, de rien.

- Pas même de ce qu'on a visité depuis notre arrivée jusqu'à ta disparition ?

- Quelle disparition ? Dis-moi ce qui s'est passé ! »

Un grattement nous interrompit. La jeune femme se leva de nouveau et demanda, toujours méfiante, à travers la porte fermée :

« Who is it ?

- Room service », répondit une voix dans un anglais aux accents orientaux.

Elle ouvrit la porte et guida l'homme en livrée qui déposa un plateau chargé de pâtisseries sur la petite table ronde près de la fenêtre.

« Have a nice tea ! » dit-il en prenant congé.

La jeune femme grommela un vague « Thank you ! », sans réelle conviction, avant de refermer la porte derrière lui.

« Viens t'asseoir, tu vas boire une tasse de thé, ça va te requinquer ! »

Je me levai, m'enroulai dans la serviette éponge et m'assis sur une chaise, face aux gâteaux colorés, dégorgeant de miel. La jeune femme versa du thé dans une tasse et la déposa fumante devant moi. Je la pris entre les mains et bus une gorgée du bout des lèvres. La brûlure du liquide me fit du bien. La chaleur glissa le long de ma gorge et se répandit dans tout mon corps.

Je me mis à manger. D'abord par petites bouchées, comme un moineau picorant des miettes éparses. Puis mon estomac gronda et réclama des portions plus conséquentes. Bientôt, j'avalai sans retenue les épais baklavas regorgeant d'amandes, de pistaches et de noix, je trempai des beignets fourrés de noisettes dans le thé sucré, et bus le liquide ambré couvert d'yeux huileux. La jeune femme m'observait avec un mélange de stupeur et de contentement.

« Eh bien ! On dirait que tu n'as pas mangé depuis trois jours », dit-elle enfin, alors que je reposai la théière, après m'être servi une nouvelle tasse.

Elle-même grignotait avec détachement un bout de cevizli, une épaisse pâte d'amandes, en sirotant à petites gorgées le thé brun.

Je la regardai à mon tour d'un air étonné, surprise de me retrouver en sa présence, ici autour de cette table en train de me bâfrer de pâtisseries orientales, sans aucun remords pour ma ligne.

D'un air gêné, je remontai sur ma poitrine la serviette qui cherchait à s'échapper, la renouai autour de moi, repliai avec attention l'éponge sur mes cuisses et demandai les yeux fixés sur les prunelles noisette de l'inconnue qui me faisait face : « Qui es-tu ? »

Je regrettais déjà la brutalité de ma question.

La jeune femme resta interdite un long moment, la bouche ouverte, cherchant ses mots ou peut-être tout simplement un peu d'air pour respirer.

« Maintenant, c'est moi qui ne me sens pas bien », déclara-t-elle en se levant de table.

Elle déambula quelques instants dans la chambre, cherchant à reprendre ses esprits, respirant à grandes inspirations un air qui semblait lui manquer.

« Je suis désolée, repris-je, tentant d'amoindrir la sécheresse de ma question.

- Tu ne sais pas qui je suis ? articula-t-elle en plantant son regard dans le mien d'un air incrédule. Tu frappes à ma porte, tu t'évanouis sur mon palier, tu me dis t'appeler Sibylle, et tu affirmes ne pas me reconnaître, ne pas savoir pourquoi tu es venue jusqu'à cette chambre que nous avons partagée pendant presque une semaine ?

- Non, dis-je les yeux écarquillés, marquant ainsi ma plus profonde perplexité. J'ai l'impression de te connaître mais je n'arrive pas vraiment à me rappeler qui tu es et d'où je te connais. »

Alors, d'un ton bougon où perçait une rancœur à peine voilée, elle commença à se présenter :

« Je suis Audrey. Audrey Morel pour te servir. Ta vieille copine. Rappelle-toi, on est inséparables depuis la seconde. Ça doit être facile pour toi de me remettre. Allons, souviens-toi ! C'est toi qui me pourrissais déjà la vie au lycée en me piquant mes petits copains, en étant la chouchoute des professeurs, et en raflant toujours les meilleures notes. Maintenant, c'est

encore toi qui me bousilles les vacances en disparaissant d'un coup de baguette magique lors de la visite du Grand Bazar. Allez accouche ! Tu étais où au juste, et tu faisais quoi pendant que j'étais là à t'attendre toute seule, comme une imbécile ? »

Elle s'interrompit, recula d'un pas et attendit une réaction de ma part. Je restai muette, cherchant quoi lui répondre, quelque chose de sensé, de cohérent. Je me torturai l'esprit mais je ne trouvai rien d'autre à dire, que ces mots stupides :

« Je suis désolée... Audrey ! Je n'en sais rien ! Je n'en ai aucune idée !

- Comment tu n'en sais rien ? Tu ne te rappelles de rien ? », insista-t-elle, circonspecte.

Je soutins son regard.

« Non ! Enfin des bribes, maintenant que tu me parles.

- Seulement des bribes ?

- Oui, seulement des bribes. D'où vient-on ? »

Tout en arpentant la moquette de la chambre à grandes enjambées, elle prit un air grandiloquent, à la fois moqueur et désinvolte, tout en déclamant :

« Bon, alors, vous voyez, chère Madame, l'univers infini, la galaxie solaire, la terre, le continent européen, la France, Paris, le 14^e arrondissement, la rue Daguerre... Oh, non, ma chérie ! Ne me fais pas ça ! Ne me regarde pas avec ces yeux de merlans frits ! Ne me dis pas que tu ne te rappelles pas de ton petit nid douillet sous les toits, rue Daguerre, où tu viens d'aménager et où on a passé déjà des nuits entières de fous rires à refaire le monde. Attends, attends ! Tu t'appelles Sibylle. Sibylle Fournier. D'accord ! Tu travailles à Paris dans une grande banque, à la division des opérations internationales. Tu viens de terminer tes études : Grande École de Commerce puis MBA aux États-Unis. HEC puis Harvard. Le must. Oui, Madame et c'est pas fini ! Tu viens à peine de revenir en France qu'on te fait un pont d'or pour t'embaucher à un poste prometteur pendant que moi, je peine à terminer d'interminables études de médecine. Je te le dis : y'en a qui ont le cul bordé de nouilles ! Alors, ta vie elle te revient, ma poulette ? Tu as l'air de boire mes paroles ! »

Je restai silencieuse un long moment. Puis les mots s'associèrent à des images, des visions fugitives d'un passé lointain qui prit peu à peu du corps, de la consistance, pour former une histoire cohérente faite de sensations, de sentiments, de pensées et d'actions.

Nos premiers jours à Istanbul apparurent enfin dans ma mémoire fragile. Les mots d'Audrey avaient trouvé au fond de moi des échos, des failles dans lesquelles mon esprit se faufilait et s'engouffrait, faisant resurgir des impressions fugitives, des images, des souvenirs. Je retrouvai petit à petit le fil du passé.

Sous mes mains accrochées au bastingage, je ressentis les trépidations du vieux ferry qui remontait le Bosphore. Je sentis le vent qui fouettait mon visage. Je plissai les yeux pour contempler les vieilles maisons de bois accrochées aux rives vallonnées. Je vis au loin des cascades de coupoles qui brillaient au soleil, des forêts de minarets qui se dressaient vers le ciel, des murailles ocre enserrant des jardins en terrasses agrémentés de fontaines, des kiosques, des cours dallées et, au cœur des palais et des mosquées, des mosaïques ruisselantes d'or.

J'étais bien. C'était bon d'être en vacances et de partir à la découverte. Nous marchions en riant au milieu d'une foule bruyante et bigarrée. Nous arpentions de larges avenues, nous traversions des ponts, nous nous engagions dans d'étroites ruelles en pente. Nous nous égarions dans un dédale de galeries couvertes, nous nous perdions dans un labyrinthe de vieux passages encombrés de badauds et de marchandises, et soudain, je butai sur ce regard terrifiant qui brillait, sauvage, dans l'obscurité. Et puis plus rien !

Les souvenirs se bousculaient maintenant dans mon esprit, s'ordonnaient pour former une chronologie qui se bloquait sur... le Grand Bazar et ce trou noir qui me dévorait à nouveau.

Audrey attendait toujours ma réponse, immobile, la tête penchée sur mon visage, observant l'effet de sa véhémence diatribe. Je lui fis part de mes réflexions :

« Oui, Paris, tout ça, ça me revient quand tu en parles. Les souvenirs refont surface petit à petit mais tout s'arrête brutalement dans les allées du Grand Bazar. Comme si ma vie s'était arrêtée à l'instant précis où je croise ce regard...

- Quel regard?

- Je ne sais pas. Un regard que je sens fixé sur moi. Tout s'efface, tout disparaît dans un gouffre sans fond, à partir de ce moment-là. D'un coup, j'ai peur. Que m'est-il arrivé ?

- Calme-toi ! Le principal, c'est que tu es là, saine et sauve. Et que ta mémoire soit enfin revenue. Comment as-tu pu m'oublier ? Je suis pourtant inoubliable ! »

Elle laissa échapper un profond soupir, démenti par un large sourire sur son visage avenant. Elle reprit d'un ton volontairement léger : « Il va falloir qu'on appelle le consulat et la police ! »

Je sursautai, surprise, et la serviette en profita pour s'ouvrir, laissant mon corps nu sans défense. Audrey laissa éclater un rire joyeux, plein de malice et de complicité et ajouta : « Ne fais pas ta mijaurée, il n'y a que nous deux dans la chambre. »

Je rajustai la serviette autour de ma poitrine et demandai avec inquiétude :

« La police ? Pourquoi la police ?

- Tu avais disparu Sibylle. Il fallait bien que j'avertisse quelqu'un ! Comment te sens-tu maintenant ?

- Ça va ! J'ai l'estomac plein, et la tête plus claire. Il ne me reste plus qu'une gêne indéfinissable quelque part dans le ventre. J'ai dû trop forcer sur les gâteaux. J'ai l'impression d'être écœurée. Je me sens sale aussi !

- OK ! Voilà ce que je te propose : tu te fais couler un bon bain chaud avec de la mousse. Ensuite tu te reposes un peu et moi, pendant ce temps, j'appelle le consulat et l'inspecteur Mehmet Machin-Chose pour leur annoncer la bonne nouvelle.

- Quelle bonne nouvelle ? demandai-je en haussant les sourcils.

- Le retour de la fille prodigue, pardi ! »

Sans plus attendre, je m'enfermai dans la salle de bain et laissai tomber la serviette sur le carrelage immaculé. La baignoire était spacieuse, des faïences bleutées aux motifs géométriques me donnaient l'impression d'être une princesse orientale dans son hammam privé. Je me surpris à sourire dans la glace murale.

Je fis face au reflet qui me regardait avec curiosité. Je vis une jeune femme de taille moyenne, plutôt mince, plutôt séduisante, mais l'on sentait à la rondeur naissante des hanches qu'une attention de tous les instants était nécessaire pour maintenir cette ligne. Je soupirai de regrets en pensant à toutes ces affreuses pâtisseries, cinquante pour cent glucides, cinquante pour cent lipides, spécialement prévues pour un régime haute calorie, que je venais d'engloutir avec ravissement.

Je continuai mon inspection. Le ventre était plat et lisse, sans être musclé toutefois. Je n'étais pas une fanatique du sport. Juste de temps en temps, quelques séances de gymnastique dans une salle de remise en forme. J'avais pourtant pris l'abonnement à l'année, pour m'obliger à y aller. La salle m'était donc ouverte tous les jours et à toute heure. Mais malgré le remords, la sensation tenace de gaspiller en vain ma cotisation, assez chère d'ailleurs, je ne me bougeais pas souvent les fesses.

Les fesses... je me tournai de profil et constatai avec consternation qu'elles risquaient fort de tomber un jour où l'autre, si je ne m'astreignais pas à fréquenter avec plus d'assiduité cette satanée salle de gym. Je me promis de réagir au plus vite. Enfin, pour l'instant les fessiers se maintenaient, ils étaient encore tout à fait présentables. Il n'y avait pas le feu, tout de même !

Je fis face à la glace de nouveau. Mes yeux remontèrent au niveau de ma poitrine et je plissai la bouche dans une mimique de réprobation. Je pris mes seins dans le creux de mes mains, les soupesai, les palpai, cherchant à évaluer leurs volumes réciproques. Ils étaient encore fermes au toucher, mais une certaine lourdeur me rappelait qu'ils n'avaient plus la tenue du temps où je sortais de l'adolescence. « Tout a une fin ! », soupirai-je.

Toutefois l'objet de mon examen était ailleurs. Déjà jeune fille, j'avais constaté qu'ils étaient asymétriques. Bon, rien de dramatique, rien de disgracieux, mais une petite différence entre le sein droit et le sein gauche qui n'avait cessé de me torturer pendant les fameuses années de l'adolescence. Depuis, j'avais pris la méprisable habitude, qui tenait de l'obsession — je devais bien le reconnaître — de les comparer dès que je me retrouvais nue devant une glace.

Ils n'avaient pas bougé, mon sein droit était à peine plus volumineux que mon sein gauche. J'avais fait le test avec des amants de passage, aucun d'eux n'avait constaté cette légère différence. Mais quelle valeur apporter à ce test ? Ils étaient tellement excités, aveuglés par leur désir, qu'il leur était impossible de discerner une imperfection aussi subtile. À moins qu'ils aient été trop délicats pour m'en faire la remarque !

Je préférerais arrêter là mon délire obsessionnel. Je me penchai au-dessus du lavabo et observai mon visage. Des couleurs étaient revenues sur mes joues. Avec mes cernes bleutés, j'avais une mine à faire peur. Mes cheveux, agglutinés en petites tresses anarchiques, pendaient, filasses, sur ma nuque et mon front. Je souris devant ce triste spectacle. Il y avait du boulot !

J'ouvris en grand les robinets de la baignoire et bataillai pour régler la température. Je laissai l'eau couler un bon moment, puis fermai les robinets avant de m'allonger dans le bain chaud. Je versai le contenu d'une petite fiole autour de moi et remuai un peu pour le faire mousser. Je baignais maintenant dans un océan de mousse parfumée. Mon corps se détendait, j'avais la sensation d'être en parfaite sécurité.

Derrière la porte, j'entendais Audrey tenter d'expliquer dans son anglais hésitant qu'elle devait parler d'urgence à l'inspecteur Mehmet... et là elle butait. Elle avait oublié son nom. Je ne pus m'empêcher de crier : « Je ne suis pas la seule à perdre la tête. La sénilité précoce nous gagne ! »

Elle me répondit après avoir raccroché d'un geste rageur : « Je vais être obligée de me déplacer. Je retrouverai son bureau dans le bâtiment. Surtout ne bouge pas, je n'en ai pas pour longtemps. Pendant que j'y suis, je passerai aussi au consulat pour les prévenir de ton retour. Je serai là pour dîner.

- Ne me parle plus de manger!

- Ne te regarde plus dans la glace, tu sais que ça te fait du mal, ma chérie. »

Elle s'enfuit dans un grand éclat de rire, me laissant seule avec mes remords et mes bourrelets naissants. Je restai un long moment, à macérer dans mon jus. Au sortir du bain, j'avais la peau fripée, toute flasque. Je farfouillai dans ma trousse de toilette et en sortis d'urgence un tube de crème raffermissante. Je passai un temps infini à me badigeonner puis à me masser pour retrouver une texture souple et ferme, plus digne d'une jeune femme de vingt-six ans. Vingt-six ans, déjà ! Bientôt vingt-sept !

La douleur ténue que j'avais ressentie toute la journée s'était estompée dans le bain, pour disparaître enfin. Lorsque je me contorsionnai pour étaler une copieuse couche de crème dans mon dos, je la sentis resurgir, violente et brutale. Je préférerais abandonner mes reins et mes omoplates, me promettant de leur offrir une double dose de crème revigorante dès que la forme serait revenue.

Je ne pris pas la peine de nouer la serviette autour de ma poitrine. Je déambulais nue et seule dans la chambre, à la recherche de mes vêtements de rechange.

Je découvris enfin ma valise dans un placard, et l'ouvris. J'en sortis un nouveau jean, un tee-shirt blanc ainsi que des sous-vêtements propres. Je m'habillai et retournai dans la salle de bain pour prendre une brosse. Il y faisait trop chaud, la buée ne me permettait pas de me voir dans la glace. Je me coiffai dans la chambre, assise sur le lit. J'avais les cheveux mi-longs et ils étaient emmêlés de partout. Des nœuds bloquaient la brosse et me faisaient grimacer lorsque je forçais pour les défaire. Je n'en pouvais plus.

La fatigue, les émotions et l'eau chaude du bain me firent d'un coup l'effet d'un puissant anesthésiant. Je m'allongeai sur les draps, fermai les yeux et m'endormis dans l'instant...

Mise au point

Audrey me réveilla en fin d'après-midi. Elle revenait de voir l'inspecteur Mehmet Machin-Chose, comme elle l'appelait, pour le prévenir de mon retour. Elle n'avait pas trop épilogué sur mon état de santé et avait éludé les raisons de ma fugue. Au consulat, par contre, elle avait été plus prolixe en explications, du moins avait-elle donné tous les détails qu'elle connaissait. Le chargé d'affaires qui l'avait reçu avait été très clair : « On ne peut pas disparaître trois jours et revenir semi-amnésique sans faire un petit examen pour s'assurer que tout va bien... Vous verrez tout se passera bien », avait-il ajouté avec un sourire gêné.

Ma vieille copine m'annonça donc que j'avais rendez-vous le lendemain à l'hôpital international, pour un check-up de routine. Entre-temps, elle avait organisé un petit souper à domicile. Elle installa sur la table un plateau préparé par la réception. Je découvris un assortiment de salades.

« Ce soir régime ! », déclara-t-elle avec une moue pleine de conviction.

Je penchai la tête et la regardai d'un air ironique :

« Et la beyin salatasi que je vois, c'est pour qui ? »

- Une malheureuse cervelle de mouton accompagnée d'une laitue craquante, ça n'a jamais fait de mal à personne, répondit-elle en geignant. Ne t'inquiète pas, elle est pour moi. Après tous ces gâteaux dont tu t'es empiffrée... D'ailleurs, j'en prendrais bien un ou deux, s'il en reste ! »

Je préférerais me rabattre sur une cacik, yaourt, concombres râpés, ail et huile d'olive. Une salade presque frugale ! Spartiate même !

Nous mangeâmes en silence, le regard absent, tourné vers l'intérieur. Elle et moi devions nous poser les mêmes questions mais nous n'osions pas les formuler de vive voix. Qu'avais-je pu faire pendant ces trois jours d'absence ?

Je la regardais manger un baklava regorgeant d'amandes. Je l'enviais mais ma volonté resta inébranlable. En lui servant un copieux verre de bière, je lui demandai : « Raconte-moi notre voyage à Istanbul. Peut-être ai-je oublié quelques détails. »

Et elle me parla, me parla sans s'arrêter pendant de longues minutes. Puis sa diction se fit pâteuse, la bière engourdisait son cerveau, alourdissait sa langue. Au terme de son récit, je l'aidai à s'allonger sur le lit. Elle arracha ses vêtements et plongea entre les draps, avant de sombrer dans le sommeil. Un sommeil bruyant d'ailleurs. Elle commença à ronfler. Après plusieurs tentatives pour la faire taire, pincements de nez, chut répété, j'abandonnai la partie.

Je me mis en pyjama et m'allongeai auprès d'elle bien résolue à profiter de la plus petite accalmie pour m'évader, moi aussi, dans un sommeil réparateur.

Il me fallut attendre longtemps. J'eus tout le temps de me remémorer les moindres détails du récit d'Audrey.

Quand elle avait entendu taper à la porte, son cœur s'était mis à battre la chamade. « Se pouvait-il que ce soit Sibylle ? », s'était-elle demandée. Elle n'y croyait plus. Cela faisait maintenant trois longues journées qu'elle était là, à se morfondre entre les quatre murs de sa chambre, à attendre mon retour.

Trois jours d'inquiétude, puis d'angoisse.

Et soudain, je me trouvais là, dans l'entrebâillement de la porte. Pâle, trempée de la tête aux pieds, le regard vague, mais c'était bien moi, en chair et en os.

J'avais disparu et voilà soudain que je réapparais trois jours après, surgie de nulle part, comme par magie. Que s'était-il passé pendant ce laps de temps ? Qu'avais-je fait ? Où étais-je allée ? Pourquoi n'avais-je pas appelé ou laissé un message à la réception ?

Toutes les interrogations d'Audrey étaient restées sans réponse, puisque je m'étais contentée de la regarder fixement d'un air hagard sans paraître comprendre qui j'étais et pourquoi on me

posait toutes ces questions. Audrey s'était vite rendu compte que je n'étais pas dans mon assiette. Elle avait noté les pupilles dilatées. J'avais peut-être été droguée ou abusée...

Je ne lui avais pas laissé le temps de gamberger ou d'en savoir plus. Pour seule réponse, sans prévenir, je m'étais évanouie.

Six jours auparavant, tout avait pourtant si bien commencé...

Nous étions arrivées en Turquie le samedi soir par le vol d'Air France en provenance de Paris. Nous avons été prises en charge comme prévu à l'aéroport international Atatürk et un taxi nous avait conduites à notre hôtel près du centre historique du vieil Istanbul.

Les jours suivants, nous nous étions soumises avec plaisir au parcours classique des touristes venus visiter la cité byzantine : dimanche matin, ballade en bateau sur les rives du Bosphore, puis traversée du détroit par le pont Intercontinental reliant l'Europe à l'Asie et promenade l'après-midi dans les quartiers modernes de la rive asiatique ; lundi matin, visite de la mosquée Bleue et de la basilique Sainte Sophie puis de l'Hippodrome romain, l'après-midi, visite du palais de Topkapi ; mardi matin, découverte de la Corne d'Or avec la mosquée de Soliman le Magnifique et l'église Saint-Sauveur-in-Chora, l'après-midi avait été consacrée au Grand Bazar après un arrêt dans la maison de Pierre Loti pour prendre le thé. Et puis, il y avait eu cet incident...

Nous étions en train de nous promener dans le Grand Bazar quand une panne de courant avait plongé les allées grouillantes de touristes et de badauds dans le noir le plus total pendant quelques secondes. Quand la lumière était revenue, je n'étais plus à ses côtés. J'avais tout simplement disparu.

Au début, Audrey avait pensé à une farce ou à une escapade amoureuse. Depuis que nous étions arrivées à Istanbul, nombreux avaient été les hommes à nous suivre dans la rue, à rôder autour de nous ou même à nous aborder sans vergogne. Tous avaient manifesté un net penchant à mon égard. Avec ma silhouette élégante, mes cheveux blonds, mes yeux clairs et mon air décidé, je devais correspondre aux fantasmes des mâles locaux.

Audrey n'avait pu s'empêcher d'en éprouver comme à l'habitude un brin de jalousie. Elle le savait : j'attirais les hommes, comme les mouches sur un gâteau au miel. Et pas seulement les hommes d'ailleurs, la chance aussi. Depuis qu'elle me connaissait, depuis les bancs du lycée, c'était toujours le même scénario. J'affichais en permanence une veine insolente. Tout me réussissait. Que ce fût en amour, dans le travail, au jeu, j'enchaînais les conquêtes, les succès et attirais la chance comme un aimant. Mes charmes physiques alliés à une vivacité intellectuelle peu commune et une bonne humeur communicative faisaient toujours des ravages quel que fût le projet que j'entreprenne et l'endroit où je me trouve.

En ce qui la concernait, c'était différent. Elle avait un physique plus discret. Elle ne devait ses réussites qu'à son travail, sa ténacité et son acharnement, quand moi, j'obtenais tout, sans effort et sans peine. Avec le temps, elle en avait pris son parti et hochait la tête en grommelant un « y'en a qui ont le cul bordé de nouilles ! » rempli tout à la fois d'envie, de dépit, et d'incompréhension sur son propre sort.

Sur ce coup, elle n'allait cependant pas s'en plaindre car c'était grâce à ma chance, que nous avions gagné cette semaine de rêve tout frais payés dans cette cité merveilleuse aux mille facettes, comme l'affirmait le prospectus de l'agence.

Enfin, c'était ainsi que nous ressentions cette aventure avant la panne du Grand Bazar. Pourtant, une escapade amoureuse, Audrey n'y croyait pas vraiment ! Cela ne me ressemblait pas. J'ai toujours été une cérébrale. J'ai toujours été trop exigeante avec moi-même, et avec les autres aussi, pour disparaître et filer le parfait amour avec un auguste inconnu.

Malgré mes atouts et malgré mes conquêtes passagères, n'étais-je pas, après toutes ces années, toujours à la recherche de l'âme sœur. Alors que s'était-il passé ? Pourquoi l'avais-je abandonnée sans donner signe de vie ?

Le matin suivant, toujours sans nouvelle, Audrey avait dû se rendre à l'évidence. Il s'agissait peut-être de quelque chose de plus grave, de plus inquiétant qu'une simple fugue amoureuse sur les rives du Bosphore. Peut-être fallait-il envisager un enlèvement, un rapt, une séquestration ? Des mots qui lui faisaient peur. Des mots qui dansaient dans sa tête et prenaient au fil des heures une signification de plus en plus sinistre.

En proie à une inquiétude grandissante, elle s'était enfin résolue, dans le courant de l'après-midi, à contacter les services du consulat général de France. Un rendez-vous avait été fixé le lendemain avec l'un des responsables, «... si votre amie ne revenait pas d'ici là !», avait-il ajouté avec optimisme. Le ton laissait entendre que j'allais réapparaître comme cela était souvent le cas, et que tout rentrerait dans l'ordre.

Une deuxième nuit d'angoisse était passée et je n'étais pas apparue. Audrey s'était donc présentée comme prévu le lendemain matin dans les bureaux du consulat, installés dans un vieux palais ottoman entièrement rénové, au début de la rue piétonnière d'Istiklal, dans le quartier de Taksim. Le chauffeur de taxi qui nous servait de guide depuis le début du séjour, s'était gentiment proposé pour l'accompagner et l'attendait non loin de là, sa vieille voiture surchauffée, garée dans l'une des rues parallèles, prêt à jouer les interprètes et les chevaliers servants.

Sans prêter attention au cadre somptueux dans lequel elle se trouvait, elle avait exposé la situation au membre de l'équipe du consulat qui l'avait reçue et écoutée avec une attention polie. Sa voix chevrotante d'émotion avait résonné de manière irréaliste dans l'immense pièce, aux plafonds hauts et richement décorés. Le crissement des lattes du parquet s'était mêlé aux sanglots qu'elle n'avait pu retenir. Le diplomate avait tenté de la consoler, de la rassurer, tout en lui recommandant, pour plus de précaution, de déposer le plus tôt possible une plainte auprès de la police turque. Le fonctionnaire l'avait raccompagnée avec courtoisie jusqu'à la porte du consulat. Il lui avait tendu sa carte de visite en souriant avec bienveillance : « Tenez, voici ma carte, Mademoiselle. J'ai noté au dos l'adresse du commissariat central. Contactez de ma part, l'inspecteur Mehmet Korkut. C'est un policier honnête, efficace et expérimenté. Vous pourrez avoir confiance en lui. Bon courage et tenez-moi au courant s'il y a du nouveau avec votre amie ! »

Le chauffeur n'avait eu aucun mal à la conduire dans les locaux de la police turque, en plein cœur du quartier commerçant et cosmopolite de Beyoglu. Elle n'avait pas eu besoin de ses services comme traducteur. Mehmet Korkut, le policier qui l'avait reçue, parlait un français impeccable quoique légèrement précieux. Il avait été averti par le fonctionnaire du consulat et lui avait prêté une attention soucieuse. Il avait pris sa déposition avec application.

« Qu'allez-vous faire maintenant, Mademoiselle ? lui avait-il demandé d'un ton grave, une fois qu'elle eut fini de lui exposer les faits.

- Je ne sais pas ! avait-elle répondu désespérée... Attendre !

- Quand devez-vous repartir pour Paris ?

- Dimanche, dans l'après-midi, mais...

- Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle Morel. Vous repartirez dimanche, avec votre amie. Vous savez, avait-il ajouté avec un sourire mystérieux, agrémenté d'un clin d'œil complice, Istanbul est une ville pleine de charmes et d'attraits auxquels votre amie n'aura simplement pas su résister. Tenez-moi juste au courant, quand elle refera surface ! »

Sur ces propos, il l'avait remerciée avec courtoisie de sa visite en s'engageant, à lancer une enquête, si besoin était, pour retrouver sa compatriote. « Mais vous verrez, ça ne sera pas nécessaire », avait-il conclu en affichant une assurance tranquille, avant de prendre congé.

« Deux professionnels consciencieux mais qui n'ont rien à foutre de mon problème et n'accordent pas beaucoup de crédit à mon histoire », avait-elle pensé en regagnant l'hôtel quelques heures plus tard, à peine rassurée.

Dès son retour, elle avait interrogé la réception mais n'avait reçu aucun message. Elle avait expliqué la situation au concierge et n'avait recueilli en retour qu'un sourire embarrassé. Que faire ? Sortir ? Elle avait peur de manquer son amie qui pouvait revenir à tout instant. Continuer la visite ? Elle n'en avait plus le cœur. Elle s'était sentie subitement seule et démunie. Elle avait réalisé avec angoisse que le seul interlocuteur, la seule aide dont elle pouvait disposer, était cet homme qui leur servait de guide, de chauffeur, et qui attendait, impassible, ses instructions. Elle l'avait observé à la dérobée. Un grand brun mal rasé avec une longue cicatrice qui barrait son front, juste au-dessus du sourcil droit. Sur son pull-over à col roulé, il portait un costume croisé marron à rayures, trop large pour lui et qui lui donnait un air un peu gauche.

Il était déjà dix-sept heures passées et l'homme avait peut-être une famille, aussi lui avait-elle donné congé. Il l'avait remerciée avec empressement sans manquer de lui donner rendez-vous pour le lendemain matin. Elle s'était donc retrouvée à nouveau seule dans sa chambre pour une nouvelle nuit d'attente, la troisième, à retourner dans sa tête de multiples scénarios plus fous les uns que les autres. La nuit avait été longue et elle ne s'était endormie qu'au petit matin.

Ce fut Ergün, le chauffeur de taxi, qui l'avait réveillée le lendemain matin. Sur la table de chevet, son réveil de voyage indiquait dix heures passées. La veille, notre programme touristique aurait dû se poursuivre avec la visite du Bazar Égyptien, des anciens faubourgs génois et vénitiens de Péra, et de Galata. Mais elle n'avait fait qu'attendre ou réaliser des démarches entre consulat et commissariat de police. Aujourd'hui, le programme prévoyait la découverte des palais de Dolmabahçe et de Yildiz, une flânerie dans la Serre Rose puis dans le quartier de Ortaköy mais Audrey n'avait plus le goût au tourisme, elle avait préféré rester cloîtrée dans sa chambre et attendre.

Une attente qui s'était vite avérée interminable. Sans appétit, elle avait sauté le déjeuner. Et si, pendant qu'elle attendait ici, clouée dans sa chambre, le ventre noué par l'angoisse, son amie se donnait du bon temps dans les bras d'un bellâtre local, elle allait avoir l'air maligne. Non, le doute n'était pas possible, ce scénario n'était pas envisageable. Mais alors, qu'avait-il pu m'arriver. « Sibylle, si tu m'entends réponds-moi ! Qu'est-ce que tu fous, nom d'une pipe ! », avait-elle hurlé avec son franc-parler habituel.

En début d'après-midi, prise d'une rage subite, elle s'était forcée à faire quelques pas dans la rue, mais la pluie fine qui s'était mise à tomber l'avait ramenée vers l'hôtel. On était en septembre et l'automne s'annonçait déjà. Ergün attendait, imperturbable, assis dans l'un des fauteuils du lobby de l'hôtel, comme un chien fidèle guettant les instructions, mais ne pouvant rien décider par lui-même. Il devait avoir un contrat forfaitaire qui l'obligeait à faire le pied de grue en attendant le bon vouloir de ses clients. Il attendait donc, égrenant entre ses doigts les perles d'un collier d'ambre. Il avait troqué son costume sombre contre une parka militaire mais les joues émaciées portaient la même barbe de quatre jours.

Et puis quelqu'un avait frappé à la porte...

Quelqu'un qui me ressemblait mais qui ne se souvenait pas d'être Sibylle. Quelqu'un qui ne se souvenait plus de rien, d'ailleurs. Un être hagard, frappé d'amnésie, et qui, pour rajouter à la confusion, venait maintenant de s'évanouir tout bonnement sous ses yeux...

Audrey respirait maintenant avec calme, le silence était revenu dans la chambre. Je pus enfin m'endormir.

À l'hôpital

« Respirez fort par la bouche ! » J'entrouvris les lèvres et aspirai une goulée d'air conditionné. Il avait un vague goût d'antiseptique. Je le recrachai aussitôt en faisant la grimace.

J'ai toujours eu horreur des hôpitaux. Leur atmosphère déprimante a toujours déclenché en moi une peur panique, une angoisse profonde liée sûrement à la peur atavique de la mort.

« Respirez fort par la bouche ! reprit avec patience le médecin, ne vous arrêtez pas, s'il vous plaît ! »

J'ouvris de nouveau la bouche pour aspirer cet air en boîte qui fusait des conduits d'aération. Il avait toujours aussi mauvais goût, mais j'inspirai et expirai en gonflant au passage mes poumons pour satisfaire aux exigences médicales.

Je sentis le disque froid du stéthoscope glisser sur mon dos nu et se glisser sous la fermeture de mon soutien-gorge. J'eus soudain la chair de poule. L'index du médecin effleura ma peau à la recherche d'un point sur lequel il s'arrêta, hésitant. Je frissonnai. Ce n'était pas vraiment de la douleur que je ressentais à cet instant, plutôt une sorte de gêne dans la région lombaire. Comme si une vieille douleur, enfouie sous les chairs, se réveillait sous le doigt du praticien.

« Respirez normalement ! », dit-il enfin.

Sans me faire prier, je repris une respiration normale. L'odeur d'antiseptique persistait mais elle était plus supportable en respirant par le nez. J'allai me relever lorsque le médecin posa ses mains sur mes épaules pour me maintenir assise. Il se pencha sur mon dos et son haleine se répandit sur ma nuque. Elle ne sentait pas la rose. Il avait dû forcer sur l'adana kebab, il empestait l'oignon et le piment frits. Je fis une grimace significative à l'adresse d'Audrey assise près du bureau. Elle me sourit avec compassion, fronça le nez et roula des yeux d'un air comique. Je tressautai, réprimant le début d'un fou rire.

« Ne bougez pas, je vous prie », me sermonna le médecin, imperturbable.

Je ressentis alors une drôle d'impression. Le pressentiment qu'il y avait quelque chose d'anormal observé avec attention par ce docteur si sérieux. Je lançai à Audrey un regard interrogateur. Elle me sourit en guise de réconfort.

« Toussez ! », demanda le docteur.

Je me raclai la gorge et toussai, une fois, deux fois...

« Encore ! », insista-t-il comme pour m'ennuyer.

« Parfait ! Vous pouvez vous rhabiller, Madame.

- Mademoiselle ! », reprit Audrey avec un air pincé qui m'aurait fait hurler de rire en d'autres circonstances.

Au lieu de cela, alors que j'enfilai mon tee-shirt, je m'entendis demander d'une voix atone : « Alors, Docteur ? »

Il revint à son bureau et se laissa tomber dans son fauteuil. Il commença d'une voix posée ses explications, alors que je me glissai dans mon jean et nouai mes tennis de ville. Je m'assis à mon tour près du bureau.

« Votre tension est bonne. Le cœur bat à un rythme lent, digne d'un champion de haut niveau. Vous devez être plutôt sportive, non ? »

Je fis une grimace en guise de réponse. Chacun pouvait l'interpréter comme il l'entendait. Audrey pouffa de rire, puis se reprit lorsqu'elle vit la tête du médecin s'allonger, trahissant une parfaite incompréhension.

« Bon, enfin, continua-t-il, vous n'avez rien au cœur, rien aux poumons. En somme, à part cette amnésie qui ne vous permet pas de vous souvenir de ce que vous avez fait dans les trois derniers jours et, à part cette légère impression de fatigue, vous vous sentez plutôt bien ?

- Oui, enfin je crois... », balbutiai-je, à peine convaincue.

Les représentants du corps médical m'ont toujours fait cet effet : même lorsqu'ils affirment que tout va bien, ils le disent d'une telle façon, qu'ils vous font douter de leurs propres paroles lénifiantes. Toujours à semer le doute dans l'esprit de leurs patients.

« Bon, je vais de toute façon vous prescrire un petit reconstituant pour vous remettre d'aplomb. Vous repartez quand en France ?

- Normalement, demain, par l'avion d'Air France.

- Formidable ! Tout ça sera bientôt oublié et tout devrait vite rentrer dans l'ordre. »

Comme tous les médecins du monde, il traça sur une feuille, des signes qui ressemblaient plus à des idéogrammes chinois qu'à des lettres normales, puis il me tendit l'ordonnance, un étrange sourire triste aux lèvres.

L'inquiétude que je lus au fond de ses yeux démentait ses propos rassurants. L'idée qu'il pouvait me cacher un résultat important de son examen m'effleura l'esprit un instant, mais il se leva, et mon doute s'envola, emporté par la joie de pouvoir quitter ce lieu malsain.

« Voilà ! Ce remontant devrait vous redonner des forces. Au revoir Madame ! »

Puis il se reprit et en inclinant la tête avec grandiloquence dit à l'attention d'Audrey :

« Mesdemoiselles !

- Au revoir Docteur et merci ! »

Il ouvrit la porte de son cabinet et marqua une pause...

« À l'avenir soyez plus prudente !

- Que voulez-vous dire, Docteur ? demandai-je, interdite.

- Ce n'est pas toujours raisonnable de voyager après une opération !

- Quelle opération ?

- L'opération que vous avez subie récemment.

- Je n'ai pas subi d'opération, Docteur.

- Pourtant, vous avez une cicatrice très récente dans le dos !

- Quelle cicatrice, Docteur ? Je n'ai pas de cicatrice dans le dos !

- En ce cas, je crois Mademoiselle... je crois qu'il me faille vous garder un peu plus, afin que vous passiez une échographie.

- Une échographie ? Pourquoi une échographie ?

- Juste pour vérifier quelque chose, Mademoiselle Fournier. »

Je ne l'écoutai plus. Soudain j'avais beaucoup de mal à respirer, et l'air en boîte de l'hôpital n'y était pour rien.

Nous étions assises toutes les deux dans le couloir désert de l'hôpital sous la lumière crue des néons. Nous attendions le rapport de l'échographie. Sans parler, nous regardions le sol, perdues dans nos pensées moroses.

Je levai les yeux quand je perçus les battants de la porte au bout du couloir qui se refermaient en claquant. Les pas résonnèrent sur le dallage. Je n'avais pas besoin de me l'entendre dire, je le savais déjà.

Il me suffisait d'entendre ces pas lugubres qui sonnaient comme un glas, de voir le visage grave et tendu du médecin tandis qu'il se rapprochait, pour comprendre. Il y avait un problème. Un gros problème. Je sentis une vague glaciale me submerger. Je fis la fanfaronne, mais c'était une autre que moi qui parlait.

« Alors, Docteur quels sont les résultats ? »

Il ne prit pas de gants et répondit sans ambages à ma question très directe.

« Je suis désolé d'avoir à vous dire qu'ils ne sont pas bons !

- Pas bons ?

- Pas bons du tout ! Il va falloir que vous soyez courageuse ! »

Je me sentis défaillir. Audrey s'approcha de moi pour me soutenir par le bras. Je respirai un grand coup et continuai : « Dites toujours ! J'attends le verdict. »

Il sembla hésiter un moment, puis lança avec son sérieux habituel :

« Il vous manque un rein !

- Pardon ?

- Oui, on vous a volé un rein... »

J'eus le souffle coupé et mon cœur s'arrêta de battre plusieurs secondes. Le docteur me dévisagea avec anxiété attendant ma réaction. Audrey me regarda bouche bée, incrédule.

À cet instant, je sus que ma vie avait basculé et qu'elle ne serait jamais plus la même. Pourtant, je ne savais pas encore que le cauchemar, en fait, ne faisait que commencer.

Dépression

Ces yeux qui me hantaient dans le noir et ces mains ! Ces mains qui palpaient mon corps sans ménagement, sans que je ne puisse rien y faire. Et puis ces cris ! Ces cris de toute part. Ces hurlements de terreur. Sortaient-ils de ma gorge ou venaient-ils d'ailleurs ? J'entendais ces cris et je sentais ces mains qui violaient mon intimité, qui fouillaient avec une brutalité aveugle l'intérieur de mon corps comme si elles voulaient m'arracher les ovaires. Je ressentis soudain une brûlure, comme la coupure d'un rasoir le long de mon ventre. La douleur vint juste après, violente, insoutenable, quand d'autres mains écartèrent les chairs incisées et des doigts se faufilèrent dans la plaie pour attraper et tirer mes organes. Je me mis à hurler quand mes intestins glissèrent à l'extérieur de leur propre poids, libérant de l'espace, permettant aux mains en pleine action de farfouiller plus à leur aise et d'extraire tour à tour mes reins, ma rate... Mes hurlements n'arrêtèrent pas les mains. Je n'existais pas pour elles. Ils ne les empêchèrent pas de remonter dans mon thorax pour se diriger vers le cœur et de se saisir du muscle qui cognait toujours, avec une obstination pathétique, dans ma poitrine.

Je me dressai en sursaut, le souffle court, le corps moite, en sueur, la gorge sèche, la bouche en feu. Je restai un long moment, le torse penché en arrière, en appui sur les coudes, cherchant, malgré la position inconfortable, à extirper de mon cerveau les images horribles de ce cauchemar épouvantable.

Seul le ronronnement lointain du réfrigérateur dans la cuisine et le tic-tac volontaire du radio-réveil posé sur la table de nuit, répondirent à mon cri d'effroi. J'interrogeai le cadran lumineux : trois heures du matin.

Tout paraissait calme. L'appartement baignait dans l'obscurité familière. Pourtant une angoisse sourde pesait sur ma poitrine. J'avais du mal à retrouver mes esprits, à reprendre une respiration normale. Une vive douleur irradiait de mon bas-ventre sans que je puisse en déterminer l'origine précise. Elle se transforma au fil des secondes en une gêne latente à laquelle je finis par m'habituer.

Je repoussai les draps humides, entortillés comme si je m'étais battue avec eux, et me dirigeai pieds nus vers la salle de bains attenante. Je me plantai devant le lavabo, ouvris la petite pharmacie murale. Rosenberg avait dit : « Pas plus de six comprimés par jour ! ». J'en étais déjà à huit mais je ne pouvais plus supporter cette douleur oppressante, cette peur épaisse et compacte qui s'insinuait par l'ensemble de mes pores pour prendre possession de mon corps, de mon esprit, et générer ses horribles cauchemars.

J'observai les petites gélules rouges et blanches dans le creux de ma paume et décidai de passer outre les recommandations du médecin. Au diable le Docteur Henry Rosenberg ! Je ne pouvais pas rester dans cet état. De toute façon, je devais le revoir bientôt. Peut-être même aujourd'hui, ou demain. Il faudrait que je vérifie sur le calendrier de la cuisine. J'en profiterai pour lui demander une nouvelle ordonnance sinon je n'aurais bientôt plus de médicaments et cette éventualité me submergea d'une onde de panique.

J'évitai mon regard dans la glace au-dessus du lavabo tandis que je me servais un grand verre d'eau. Je le bus en jetant la tête en arrière autant pour étancher ma soif que pour avaler les cachets. Ensuite, je dus affronter une nouvelle fois mon visage. J'observai la peau trop blanche, les taches sombres sous les yeux, les cheveux ternes, les traits tirés par l'anxiété, les joues creusées par le manque de sommeil, la fatigue au fond des orbites.

« Ma petite, ça ne va du tout ! », dus-je m'avouer. « Il va falloir réagir », ajoutai-je à voix haute pour moi-même, comme pour me donner du courage mais sans y croire vraiment. J'éteignis le plafonnier pour échapper à la vision navrante de ma déchéance et m'assis dans le noir sur la cuvette des toilettes. Là, je n'avais plus peur. Je me sentais de nouveau en parfaite sécurité. Un sourire involontaire se forma sur mes lèvres.

Petite fille, je me réveillais souvent la nuit. Je fuyais alors les frayeurs nocturnes pour venir me réfugier dans cet endroit magique d'où j'écoutais, jusqu'à l'apaisement, le silence de la maison endormie. Combien de fois, ma mère m'avait-elle surprise, assise, endormie dans les toilettes ! Elle avait essayé de corriger ce qu'elle appelait ce vilain défaut, en m'empêchant de boire avant le coucher et en guettant le bruit de mes pas dans le couloir, entre les ronflements de mon père. Elle ne comprenait pas mon attirance pour cet endroit mais comment le lui expliquer. Comment lui évoquer cet espace confiné, protecteur et rassurant dont on visualise bien l'ensemble ? On touche les parois juste en tendant le bras. Une odeur de pin flotte dans l'air. On est bien assis, les fesses calées sur le siège douillet recouvert de velours bleu, les pieds posés bien à plat sur le carrelage frais. En face, sur la porte, Papa avait punaisé un joli poster avec des chevaux au galop dans une prairie verdoyante, bordée d'un rideau d'arbres. J'adorais les chevaux.

J'aimais cet endroit simple, à la fois rassurant et apaisant, où le temps semblait suspendu. Loin des mauvais rêves, loin de mes terreurs enfantines et loin des angoisses de la nuit.

J'éprouvais la même sensation, ce soir, assise dans le noir dans mon petit cabinet de toilettes, écoutant le silence autour de moi et les battements de mon cœur.

Toujours pieds nus, je me dirigeai vers la cuisine. En n'utilisant que la lueur de la veilleuse, je scrutai le calendrier mural. Quel jour pouvait-il bien être ? Un jour de la semaine ou du week-end ? Je manquais de repères. Je dus faire un effort important pour me souvenir que nous étions mercredi, le premier mercredi du mois. Très exactement, le mercredi 5 novembre et, à cette date j'avais annoté : Dr ROSENBERG/11 h 00. C'était donc bien pour aujourd'hui ! Je partirai vers les dix heures pour me rendre à son cabinet. J'avais donc tout le temps ce matin, puisque je ne travaillais pas. Pas la peine de me rendre au bureau, j'étais en congés maladie. Cette considération me renfrogna. Je n'étais pas vraiment à l'aise avec cette situation. J'aurais préféré de loin me rendre à la banque, retrouver mon bureau, Steve, mes collègues, mes dossiers. Simplement, je n'étais pas encore prête pour cela. Je le savais.

Rosenberg avait été formel à ce sujet. J'étais encore incapable de me concentrer sur un sujet, quel qu'il fût. Mon corps me faisait mal. Mon esprit dérapait, s'enlisait dans des sables mouvants desquels il était difficile de m'extraire. Je pouvais rester prostrée ainsi, des heures, à ruminer mon malheur, à me morfondre dans mon désespoir. De plus, j'étais encore en plein traitement. Rosenberg avait dit : « Vous y arriverez Mademoiselle Fournier. Il vous faudra juste un peu de temps. Des semaines, des mois peut-être ! On va essayer de vous aider. On est là pour ça ! ». Les petites gélules blanches et rouges faisaient aussi partie du programme avec les séances de psychothérapie que je suivais depuis trois semaines environ. Depuis mon retour d'Istanbul. En évoquant cet épisode malheureux, je frissonnai et sentis des crampes se reformer dans mon ventre, mes membres se crispent et la chair de poule courir sur ma peau.

Il n'y avait aucune autre inscription sur le calendrier mais je savais que j'avais un autre rendez-vous pour le même jour. Il n'était pas nécessaire de le noter celui-ci. Je savais parfaitement que tous les mercredis je déjeunais chez mes parents. C'était comme ça ! Chaque mercredi et chaque dimanche, déjeuner parental obligatoire. Je savais que c'était une habitude un peu pesante mais c'était le devoir d'une fille unique de s'inquiéter de ses parents. L'idée ne me réjouissait pas vraiment mais je m'y conformais avec une certaine résignation.

Mes parents m'avaient toujours prodigué un amour exagéré, dû peut-être au fait qu'ils m'avaient eu sur le tard. J'avais vécu en leur compagnie une enfance très heureuse, unique objet de leur tendresse et d'attentions de tous les instants. Pourtant, après toutes ces années, à cause de la différence d'âge peut-être, je devais reconnaître que nous n'avions plus beaucoup de points communs et peu d'affinités partagées.

Mon père était un homme sérieux, secret, souvent absent. Il promenait sur le monde de mon enfance ce regard grave et triste, comme empesé de sa charge de notable de province, qui semblait ne jamais le quitter. Son étude l'accaparait une grande partie de son temps. Il ne

quittait son air distant et sa morgue de notaire que lorsqu'il me faisait asseoir sur ses genoux le soir, pour que je lui raconte ma journée. Sa joue était glacée par le froid du dehors et piquait. Il sentait la pipe, le tabac froid et l'eau de Cologne. Mes mots d'enfant faisaient briller ses yeux et un lointain sourire transparaissait sur ses lèvres minces recouvertes d'une fine moustache.

Les fins de semaine nous faisons ensemble de longues promenades dans les bois environnants et autour du lac. Je ne m'expliquais pas l'éternelle tristesse qu'il portait toujours en lui mais j'aimais sa grande silhouette maigre quand il apparaissait sur le perron, la chaleur de ses yeux bruns quand il me couvait du regard en hochant la tête avec complicité, ses longues mains nerveuses quand il me caressait la joue ou le bras d'un geste affectueux.

Ma mère était une femme douce et effacée, qui tenait à la perfection son rôle de maîtresse de maison.

Malgré l'amour que m'avaient porté mes parents, quelque chose m'avait pourtant toujours séparé d'eux. Depuis que je m'étais émancipée, — j'avais fait des études, j'étais partie à l'étranger, j'avais trouvé du travail —, les liens qui nous unissaient s'étaient distendus. Un fossé à peine perceptible mais pourtant bien réel s'était creusé entre nous. Leur esprit trop casanier ou trop provincial, leur insupportable train-train, le carcan social dans lequel ils se complaisaient, me pesaient involontairement. C'était parfois une épreuve de retrouver la maison familiale et ses effluves de naphthaline et de vieille lavande. Et puis mon père était tombé malade.

Pourquoi penser à tout cela maintenant, l'œil rivé sur ce maudit calendrier ? Je l'ignorais. Je commençais à ressentir les effets apaisants des médicaments. Toujours dans le noir, la caresse froide du carrelage sous mes pieds nus, je regagnai ma chambre et m'allongeai à nouveau sur mon lit pour attendre le matin en espérant qu'aucun cauchemar ne viendrait à nouveau troubler mon repos.

Dormir, ne plus penser à rien.

Juste dormir et oublier ces yeux qui me fixaient dans le noir, oublier ces mains qui me touchaient et ces cris qui déchiraient mes tympans.

Il me fallut traverser tout Paris pour rejoindre le dix-septième arrondissement. Par chance, je trouvai à me garer le long du boulevard Malesherbes à l'angle de la rue Cardinet, à quelques mètres seulement du vieil immeuble qui abritait le cabinet du Docteur Henry Rosenberg. À droite de l'imposante porte d'entrée, une plaque de cuivre indiquait son nom, suivi de la mention 3^e étage. Je pressai le bouton et poussai de mon épaule quand le clic libéra le lourd battant de bois. Je délaissai l'ascenseur qui m'apparaissait comme une réelle antiquité avec son mécanisme apparent et sa double grille coulissante en guise de porte, pour emprunter le grand escalier de marbre. L'assistante de Rosenberg m'ouvrit et me fit passer comme à l'accoutumée dans un vaste salon transformé en salle d'attente. J'observai l'agencement luxueux, les meubles cossus, le grain du cuir des fauteuils, les tableaux accrochés aux murs...

Ici tout respirait le luxe et le confort. Je pensai en mon for intérieur que le Docteur Rosenberg ne devait pas avoir de souci d'argent. À près de cent euros la séance de quarante-cinq minutes, il pouvait facilement rouler sur l'or.

C'était le Docteur Denis Laporte, notre médecin de famille à Enghien, qui me l'avait chaudement recommandé : « Vous verrez c'est un excellent praticien. Il exerce à la fois la psychothérapie et l'hypnothérapie. C'est très important de pouvoir compter sur quelqu'un de fiable et de compétent. Il y a tellement de charlatans dans ce domaine. »

Il avait ajouté comme pour s'excuser : « Vous savez, en ce qui me concerne, je ne peux plus rien pour vous. Un seul rein peut suffire à assurer la fonction d'épuration du sang et d'élimination des déchets de l'organisme. Vous pouvez donc vivre avec un seul rein. La néphrectomie — je veux dire l'ablation du rein que vous avez subie — n'a pas entraîné de complications cliniques. Pas d'infection, pas de phlébite ni d'embolie pulmonaire, pas de saignements, pas de problèmes digestifs. D'un point de vue médical, il suffit donc maintenant

de contrôler la fonction rénale et de surveiller l'organe restant en place. Les troubles dont vous souffrez, l'anxiété, ce manque de confiance, cet état dépressif, cette nervosité, sont plutôt d'ordre psychologique. Pour cela, je ne saurais que trop vous recommander les services du Docteur Rosenberg, c'est vraiment un très bon spécialiste. »

Tellement bon, pensais-je, qu'après trois semaines, je ne pouvais plus me passer de ses services et des séances de psychothérapie.

Malgré la recommandation du Dr Laporte, le premier rendez-vous avait été très difficile à décrocher. L'agenda du Docteur Rosenberg affichait complet. Il m'avait fallu des trésors de patience pour convaincre son assistante de m'accorder une séance. Le docteur m'avait finalement reçue entre deux rendez-vous pour un entretien très bref mais qu'il avait lui-même prolongé. Il m'avait écouté avec attention, fixant sur moi son regard étrange qui devenait volontiers scrutateur, voire inquisiteur. Il m'avait semblé lire au fond de ces yeux gris, enfoncés dans leurs orbites, une lueur d'étonnement. Mon cas semblait l'intéresser ! Peut-être représentais-je pour lui une curiosité professionnelle ? Depuis ce premier rendez-vous, les choses avaient été beaucoup plus aisées. J'obtenais facilement tous les rendez-vous que je désirais sans aucun problème, même du jour au lendemain. Le grand Docteur Rosenberg semblait s'intéresser à mon cas et paraissait vouloir se pencher sur mon problème. À la bonne heure !

Je me levai pour traverser le salon et observer de plus près les tableaux. Des aquarelles. Uniquement des peintures originales. Toutes représentaient de délicates fleurs blanches dont les pétales intérieurs étaient bordés d'un vert d'une exquise tendresse. Les cloches solitaires, gouttes de lait frangées de verdure, semblaient jaillir du papier, pourtant d'une blancheur éblouissante. Des taches blanches, ébauchées par le délicat contour du vert tendre, accrochées à des tiges droites et fières, entourées de deux feuilles étroites telles des dagues acérées, surgissaient d'un vide éclatant. Les pétales paraissaient frémir sous un léger courant d'air et sous le jeu de l'ombre et de la lumière, dans des poses chaque fois différentes selon la quête de l'artiste. Des dessins épurés, tout en douceur, tout en finesse. Sûrement suspendus à cette place, pour tenter d'apaiser les souffrances des patients tourmentés du Dr Rosenberg, pensai-je.

« Elles vous plaisent ? »

Je ne pus me retenir de pousser un cri de surprise. Je n'avais pas entendu le docteur arriver. Il se tenait derrière moi, tout proche, et observait par-dessus mon épaule les aquarelles accrochées au mur.

« C'est très difficile, vous savez, la peinture à l'eau. Il faut le bon mouvement du poignet pour, d'un seul geste, suggérer une forme, un volume, une position, une attitude... »

- Oui, elles sont très belles, très pures, très apaisantes... »

Il eut un petit sourire triste et je compris soudain qu'il devait être l'artiste qui avait peint ces tableaux. Je me tournai vers lui, interrogative.

« J'ai peint toutes ces fleurs, mais vous savez, Mademoiselle Fournier, je cherche toujours.

- Que cherchez-vous, Docteur ? répondis-je du tac au tac, me prêtant à son jeu.

- Je cherche à reproduire la fleur parfaite !

- À quoi la reconnaît-on ?

- La forme parfaite, la couleur parfaite... »

Il hésita un instant avant de reprendre, songeur :

« Au bonheur infini qu'elle procure. Un bonheur parfait. La sérénité. L'équilibre. La paix intérieure.

- Est-ce si difficile à obtenir ?

- Très difficile, Mademoiselle. Cela tient à d'innombrables détails : le choix du pigment, le mélange de l'eau et de la peinture, l'impulsion fugace du pinceau sur la toile, la pression du bras, l'intention de l'artiste, l'inspiration du moment...

- Vous ne l'avez jamais encore obtenue ?

- Non Mademoiselle, répondit-il en secouant la tête d'un air contrit. J'ai vu cette fleur, il y a bien longtemps, quelque part et j'en ai conservé l'empreinte dans ma tête.

- Vous ne l'avez jamais identifiée?

- Si bien sûr, je l'ai cherchée dans des planches botaniques. Elle se nomme *Galanthus nivalis*, la fleur lactée de la neige. Cette petite fleur blanche perce l'écorce terrestre dès la fin janvier, elle se fraie un passage dans la neige pour s'ouvrir au pâle soleil d'hiver. Le perce-neige est la première fleur de l'année. »

Il marqua une pause, perdu dans ses pensées.

« Vous savez, j'essaye seulement de reproduire cette petite fleur, presque insignifiante, mais en vain. Pourtant, je ne désespère pas. Un jour elle apparaîtra sous mes doigts et je la reconnaitrai comme le signe d'espoir qu'elle porte en elle chaque année, au cœur de l'hiver. Vous le savez bien Mademoiselle, parfois on a des images au fond de son cerveau. Des images qu'on n'oublie pas, des images qu'on ne peut jamais oublier. Certaines qu'on cherche à fuir et avec lesquelles on doit apprendre à vivre. D'autres que l'on souhaiterait retrouver. Des instantanés de bonheur que l'on aimerait saisir et goûter à nouveau mais qu'on peine à retrouver, ils nous échappent et s'enfuient toujours, inexorablement. Nous devons nous battre contre la mort, contre l'oubli, mais nos peurs sont parfois si proches de nos désirs... »

Il avait presque murmuré ces derniers mots en me dévisageant d'un air étrange. Je fis un pas sur le côté, mal à l'aise, et l'observai de biais. Il m'apparut soudain comme il ne m'était encore jamais apparu, et tel qu'il devait être derrière sa carapace de praticien : un homme maigre à l'âge incertain, la soixantaine passée, peut-être plus, de petite taille mais de mise élégante et soignée, le visage long, les yeux tristes et fuyants. Je me demandai quelles avaient pu être ses propres peurs pour qu'il se perdît ainsi dans une quête obsessionnelle et sans fin. Des perce-neige sur fond blanc... Peut-être partageait-il les tourments de tous ses patients réunis ? Curieusement, cette idée m'emplit de compassion et de tendresse pour le vieil homme qui se tenait près de moi et qui scrutait, le regard fiévreux, ses tableaux pour y trouver quelque chose que lui seul pouvait entrevoir.

J'allais me demander s'il était vraiment raisonnable de me faire soigner par une personne qui paraissait aussi altérée que moi, lorsqu'il s'adressa à moi non plus à voix basse sur un ton presque complice mais avec la voix grave et le ton plein d'autorité du thérapeute. Sa voix accrochait l'attention, tour à tour chaude, et autoritaire, douce et contraignante, persuasive et envoûtante.

« Alors Mademoiselle Fournier, indépendamment des aquarelles, comment allez-vous aujourd'hui ? »

Le timbre grave de sa voix contrastait avec sa petite taille et sa maigreur. Immédiatement sous le charme, je ne sus que répondre et prononçai quelques mots évasifs :

« Bien, Docteur !

- Votre petite voix m'indiquerait plutôt le contraire, Mademoiselle. Alors, qu'est-ce qui ne va pas aujourd'hui ? Qu'est ce qui vous préoccupe ? Venez, nous allons nous installer dans mon bureau, nous y serons mieux pour discuter et vous allez tout me raconter ! »

Avec une courtoisie d'un autre âge, il me prit par le coude et me conduisit d'autorité vers son bureau.

« Vous savez Docteur, je n'y arrive pas. Je suis à cran. Je ne dors plus. Je fais des rêves affreux. J'ai perpétuellement peur. Je me sens fatiguée, vidée. Je ne suis plus sûre de moi. Je pleure tout le temps. Je n'en vois pas le bout. Seuls les médicaments me font du bien, mais j'ai déjà épuisé mon stock et... »

- Attendez Mademoiselle Fournier, attendez ! Vous avez subi un choc physique et émotionnel. On vous a volé un rein. Cet événement biographique vous a plongé dans une situation anxieuse. Vous souffrez de troubles dépressifs, d'insomnie, d'un manque de confiance, de stress associé à une certaine morbidité. Des peurs ont surgi au fond de vous.

Vous devez trouver le chemin de la guérison, vaincre ces peurs, reprendre le contrôle de votre vie. »

J'étais assise sur le divan de son cabinet, subjuguée par les modulations de cette voix grave qui vibrait, enflait, montait et redescendait, pénétrant à l'intérieur même de mon cerveau.

« Nous avons déjà évoqué ensemble l'hypnose comme moyen thérapeutique. L'hypnose n'est qu'un outil, vous savez. Un instrument qui donne accès aux mécanismes inconscients du sujet et qui permet au médecin de guider le malade et de le diriger vers la guérison. Il ne s'agit en aucun cas d'éliminer les symptômes du mal qui vous affecte mais plutôt de les écouter, de les respecter, en demandant leur signification à l'inconscient. Nous devons chercher à établir un dialogue avec votre inconscient soit par suggestions, soit par une série d'altérations sensorielles ou par réactivation des rêves. Pour cela, vous devez vous endormir. Enfin, il ne s'agit pas vraiment de sommeil mais plutôt d'un état de relaxation profonde, une sorte d'hyperconcentration détendue. Vous comprenez ? Vous ne perdez jamais le contrôle de votre esprit. Vous êtes au volant, c'est vous qui conduisez. Je ne suis là que pour vous aider, pour vous guider vers la guérison. Vous devez être profondément motivée. Souhaitez-vous continuer ?

- Oui, je le souhaite. »

Ma voix résonnait étrangement faible. Elle me paraissait lointaine, extérieure. La voix grave et sensuelle du Docteur Rosenberg emplissait mon esprit.

« Oui, c'est cela ! Détendez-vous ! Respirez lentement ! Fermez les yeux ! Laissez-vous aller ! C'est bien ! Alors, que voyez-vous ?

- Ils sont toujours là ! Ils n'ont pas disparu !

- Qui, ils ?

- Les cauchemars, Docteur ! Les cauchemars !

- Vraiment ?

- Oui ! J'ai fait à nouveau un cauchemar horrible cette nuit.

- Vous en souvenez-vous ? Pouvez-vous me le décrire, Mademoiselle Fournier ?

- Ce sont les mains !

- Quelles mains ?

- Ces mains qui fouillent mon corps.

- Que ressentez-vous ?

- J'ai mal ?

- Quoi d'autre ?

- J'ai honte !

- Pourquoi avez-vous honte ?

- Parce qu'elles souillent mon corps ! Je sens leurs doigts à l'intérieur de moi qui forcent leur passage, je...

- Calmez-vous Mademoiselle Fournier ! Respirez calmement ! Pourquoi vous agitez-vous ainsi ? Y voyez-vous un rapport avec l'incident qui vous est arrivé en Turquie ?

- Quel incident ?

- Allons, rappelez-vous le voyage en Turquie qui a mal tourné ?

- Je ne me rappelle de rien Docteur.

- Mais si ! On vous a pris quelque chose ! Faites un effort ! Souvenez-vous !

- Non, j'ai trop mal ! Ça me brûle !

- Pourquoi cela vous brûle-t-il ?

- Parce qu'on m'a violée, on m'a souillée, on m'a volé mon corps !

- On ne vous a pas violée, ni souillée, ni volé votre corps, on vous a juste pris un rein.

- Non, s'il vous plaît, arrêtez les mains !

- Vous savez que ce n'est pas si grave, Mademoiselle Fournier ! Les médecins vous ont expliqué que vous pouvez vivre avec un seul rein. Il suffit simplement de s'astreindre à une

certaine hygiène de vie. Il s'agit certainement d'un incident très regrettable mais vous n'y pouvez plus rien. On vous a pris un rein. Point. Maintenant, il faut que vous acceptiez cette situation. Il faut reprendre confiance en vous !

- Non, on m'a volée, on m'a souillée, on m'a pris mon corps, mais ce n'est pas tout !

- Comment cela ?

- Oui, il y a autre chose...

- Quoi d'autre, Mademoiselle Fournier ? Qu'y a-t-il d'autre ?

- Il y a les cris !

- Quels cris ?

- Les cris que j'entends dans ma tête ?

- Vous entendez ces cris depuis longtemps !

- Ils étaient partis mais ils sont revenus !

- Expliquez-vous Mademoiselle Fournier ! Soyez plus précise !

- Mais les cris voyons, vous ne les entendez pas ?

- Décrivez les moi !

- Ce sont des hurlements de douleurs, des gémissements d'horreur, des glapissements de bêtes ! Ce sont des cris inhumains tant la douleur les déforment ! Docteur, quel est l'être humain qui peut infliger de telles souffrances ? Il faut leur demander d'arrêter...

- À qui ?

- Aux mains Docteur, aux mains. Je ne peux plus supporter d'entendre ces cris et sentir cette odeur...

- Quelle odeur ?

- L'odeur de la mort Docteur, vous ne sentez pas l'odeur de la mort. Cette puanteur, cette odeur de charogne qui flotte dans l'air, ces cendres grises qui volent dans le ciel jaune.

- Non, rien de tout cela n'existe, Mademoiselle Fournier ! Vous n'êtes que le jouet de votre imagination. Vous êtes ici dans mon cabinet parce que vous avez des difficultés à récupérer après cet incident qui vous est arrivé en Turquie. On vous a volé un rein mais vous pouvez vivre. Vous êtes jeune, belle et intelligente. Vous êtes une battante. Il faut que vous repreniez le dessus, que vous retrouviez la force de vivre normalement...

- Non, ils sont là, j'entends leurs pas dans le couloir. Ils vont venir frapper à la porte de ma cellule. Leurs mains vont me faire mal, elles vont m'arracher les entrailles...

- Où êtes-vous Mademoiselle Fournier ? Où êtes-vous ?

- Je ne sais pas. Tout est noir et froid et ces yeux qui m'observent dans le noir. J'ai peur ! Non ! AAhhhh !

- Calmez-vous, Mademoiselle. Tout va bien se passer. Reposez-vous maintenant. Vous allez vous réveiller et tout ira bien ! »

Je vis au loin le visage du Docteur Rosenberg penché sur moi. Il me souriait d'un air énigmatique comme s'il était à la fois satisfait de m'avoir ramenée sur les berges de la conscience mais restait préoccupé par mon état. Une lueur étrange brillait au fond de ses yeux pâles. Je lui souris timidement et je fronçais les sourcils.

« Quelque chose qui ne va pas, Docteur !

- Non, tout va bien Mademoiselle, tout va bien.

- Docteur, il ne faudra pas oublier de me prescrire les gélules rouges et blanches. Hein ! Il ne m'en reste plus et...

- J'avais dit pas plus de six par jour. Ces antidépresseurs peuvent avoir des effets secondaires importants, Mademoiselle. Comme alternative à la prise d'anxiolytiques, je préconiserai plutôt un travail personnel, basé sur l'auto hypnose et conduisant à l'auto guérison...

- S'il vous plaît Docteur, sinon, ils vont revenir... »

Je vis que mes propos ne plaisaient pas au Docteur Rosenberg. Il fit le tour de son bureau en hochant la tête avec découragement et s'installa dans le large fauteuil de cuir bordeaux : « Je

vous refais une ordonnance Mademoiselle Fournier et je vous redonne trois semaines de congés maladie. La route de la guérison va être longue mais nous sommes sur le bon chemin. »

J'observai son visage tout en m'emparant d'un geste avide du papier qu'il me tendait. Il me sembla que le Docteur Henry Rosenberg ne pensait pas du tout ce qu'il disait.

Sursaut

L'appel de Steve me surprit alors que je roulais vers Enghien. Une pluie fine s'était mise à tomber d'un ciel d'automne, gris et bas. Bien qu'il ne fût que la mi-journée, j'avais allumé mes phares et roulais au pas tandis que le paysage du Nord de Paris, d'une tristesse infinie, défilait, lugubre, autour de moi. Je pris la communication tout en me concentrant sur la conduite :

« Sibylle, it's Steve from BMB.

- You mean the famous Steve Collings from the prestigious Bradley Morgan Bank ? »

La vision du visage d'adolescent attardé de mon collègue de bureau m'apporta quelque réconfort. Son accent très british me fit sourire avec indulgence. Je l'imaginai sur son siège à roulettes, basculant d'une rangée d'ordinateurs à l'autre, son regard clair, perpétuellement étonné derrière les fines lunettes rondes, fixant les courbes et les chiffres sur les écrans, tandis qu'il me parlait. Je savais que derrière ce visage de chérubin et cet air naïf, se cachait un expert des marchés financiers, un spécialiste du financement du négoce de matières premières. On rigolait bien ensemble mais ce sacré rouquin possédait un tableur à la place du cœur. Méfiance ! Pour quelle raison m'appelait-il ?

« Yes, you named it ! Sibylle, we are missing you so much ! How are you ? We are so concerned about you here ! Mark was asking about you...

- Ohhhh, Steve !

- On se fait tous beaucoup de souci pour toi Sibylle. Quelles sont les nouvelles ? Raconte-moi ! Comment vas-tu ?

- Couci-couça !

- What does-it mean couci-couça ?

- En vérité, ça ne va pas très fort, Steve. J'ai rempilé pour trois semaines. Je sors de chez le docteur. Il dit que je suis sur le bon chemin mais je me sens encore trop fragile.

- Trois semaines ! ? Ça va être un coup dur pour Mark de l'apprendre ! »

J'entrevis la silhouette élégante de Mark Thomson, le chef de la filiale française de BMB, mon patron, sanglé dans son austère costume de banquier avec ses éternelles chemises bicolores blanches et bleues à col anglais. Un homme froid, arrogant, peu agréable mais très professionnel. Un vrai requin de la finance. Un véritable prédateur, malgré ses manières extrêmement policées. Peut-être même se tenait-il près de Steve, écoutant mes paroles à l'écouteur.

« Je sais Steve, mais je ne peux pas encore...

- On a besoin de toi, Sibylle. De grosses opérations s'annoncent. Ici, tout le monde est sur le pont, près à l'abordage et toi, tu nous lâches au plus mauvais moment quand nous devons mobiliser toutes nos forces. On a besoin de tes talents d'analyste. On ne pourra pas se passer de toi plus de quinze jours, tu sais, après...

- Après ?

- Après, je ne sais pas Sibylle, c'est Mark qui décidera... »

Je sus que Mark était là. Il écoutait cette conversation. C'était lui qui l'avait provoquée et avait demandé à Steve de m'appeler pour me faire passer un message qui était très clair : « Si tu ne te remets pas au boulot, on te remplace aussi sec. »

Ceci me rendit nerveuse. Je n'aimais pas le ton menaçant que Steve utilisait. Il me décontenança. Je me mis à balbutier :

« Quinze jours c'est peu, je... je ne suis pas encore remise, j'ai, j'ai...

- Quinze jours sweetheart, je ne pense pas qu'on puisse supporter plus avec la charge de travail qu'on a en ce moment. Quinze jours ! C'est énorme ce qu'on peut faire en quinze jours. On est sûrs que tu peux te remettre sur pied dans ce délai ! On compte sur toi Baby, hein ! »

La communication fut coupée. Je crus qu'il avait raccroché mais je m'aperçus que ma batterie était à plat. Ma vue se brouilla et je dus m'arrêter un moment sur le bas-côté pour retrouver mon calme.

Je savais que la menace était réelle. Ils avaient besoin de moi. Steve avait mentionné de grosses opérations. Je savais que la banque était sur de gros coups avec d'importants succès-fee à la clef. Il fallait traiter les dossiers quand ils se présentaient. Ils avaient besoin de tous leurs spécialistes. Je le comprenais. C'était indélicat de ma part de les abandonner si longtemps.

J'étais bonne dans mon domaine. J'étais excellente même. Mais je n'étais pas la seule. Ils pouvaient aussi faire affaire avec Anne-Claire, la pouffiasse du service acquisition/fusion deux étages plus bas, qui avait fait l'ESSEC et qui lorgnait depuis longtemps sur le service où je sévissais.

La Bradley Morgan Bank était une banque respectable fondée il y a plusieurs années à Londres par des transfuges de l'activité shipping de la Lloyd. La spécialité de la banque était le financement des sociétés de courtage. La BMB était leader dans son domaine d'activité. Elle excellait dans les montages financiers sophistiqués pour acheter et vendre des cargaisons d'hydrocarbures, de cacao ou de minerais de par le monde, pour aider les traders à acheter leurs cargaisons, affréter leurs navires, transporter leurs marchandises sur toutes les mers du globe. Mon job c'était justement de proposer des prêts bancaires couvrant tous les risques pris par la banque et gagés sur la cargaison.

Il me fallait réagir, mais rien ne me vint à l'esprit et je me mis à sangloter comme une imbécile, les mains crispées sur le volant. Je tentais de me reprendre avant d'arriver à Enghien. Pas la peine d'inquiéter mes parents avec en plus ces problèmes de boulot. Ma mère en avait assez avec la maladie de mon père. Je repris la route, l'esprit ailleurs.

Il était treize heures quand je passai le portail de la maison familiale et m'engageai dans la petite allée conduisant au vieux perron de pierre.

« Comment le trouves-tu ? »

Nous étions assises ma mère et moi dans le petit salon, une tasse de café à la main. Nous avions déjeuné rapidement toutes les deux dans la cuisine, sans un mot, le nez penché sur nos assiettes. Puis, pendant que ma mère débarrassait la table et préparait le café avec l'aide de Marthe, j'étais montée à l'étage voir mon père.

Il ne s'alimentait plus par la bouche depuis longtemps. Un trou percé dans son estomac lui permettait de se nourrir par l'intermédiaire d'une sonde. Les rations se présentaient sous forme de poches contenant un liquide jaune et pâteux qu'on lui administrait trois fois par jour. Chaque poche, pendue à sa potence, nécessitait deux longues heures pour se vider par gravité. La journée était donc ponctuée par le cérémonial des poches sans compter celles qu'il fallait passer pour le faire boire ou pour lui administrer un médicament. Le reste du temps, il somnolait, les yeux fermés sur une souffrance que lui seul connaissait.

Trois mois maintenant, qu'il était hospitalisé à domicile. Cancer de l'œsophage. Le cancer des fumeurs de pipe. « Il mourra de faim ou de ne plus pouvoir respirer », leur avait dit le cancérologue. Il n'y avait plus grand-chose à faire. La chimiothérapie et les rayons n'avaient pas donné de résultats probants, sinon lui brûler définitivement les tissus.

Il était condamné. Le pire était qu'il était parfaitement lucide. Il le savait. Il avait du mal à parler mais les mots n'étaient pas nécessaires.

Je lisais au fond de ses yeux l'amour qu'il me portait. Il me semblait parfois qu'il voulait me confier quelque chose, peut-être me faire part d'un souvenir qu'il gardait au chaud, au fond de son cœur. Une image quand nous nous promenions tous les deux les dimanches après-midi à travers champs...

Je restai un long moment près de lui, à lui caresser le dos de la main, et le haut du crâne comme il faisait quand j'étais petite fille puis, les yeux brillants de larmes contenues, je redescendis au salon. Ma mère m'y attendait, devant le café servi.

« Je le trouve bien. »

Les mots étaient dérisoires. Nous le savions toutes les deux.

« Et toi ma Sibylle, comment vas-tu ? »

- Je vais bien, Maman.

- Tu as repris ton travail ?

- Non, pas encore. Mais c'est pour bientôt ! »

Je sentis son regard scruter mon visage avec inquiétude. J'essayais de la rassurer : « Ne t'en fais pas pour moi, Maman. Je vais très bien ! Tout va bien ! En fait c'est plutôt toi qui m'inquiètes, toi et Papa, à vivre ainsi reclus comme... »

En disant ces mots, je sentis ma voix faiblir. Je savais pertinemment que je mentais et les mots étaient durs à sortir. Comment pouvait-on aller bien quand on venait de se faire voler un rein à l'autre bout du monde ? Quand on n'était plus capable de se concentrer sur un sujet le plus banal fût-il ? Quand on ne pouvait plus se rendre à son travail alors qu'il y avait urgence à le faire ? Quand les larmes venaient trop rapidement aux bords des yeux pour un oui pour un non ? Quand on n'arrivait plus à dormir la nuit et qu'on faisait des cauchemars horribles ? Et quand, en plus, son père se mourrait et sa mère était devenue cette vieille femme avec laquelle on n'avait plus grand-chose à partager sinon quelques rares banalités ?

Elle se tourna soudain vers moi et je vis qu'elle faisait un effort pour se remémorer et me dire quelque chose. Ses yeux cherchèrent les miens un instant mais les mots ne vinrent pas. Elle poussa un soupir et haussa les épaules en signe de découragement.

Elle se referma sur son malheur, se voûta un peu plus sur sa chaise. Soudain, je lui en voulus de ne pas se battre, de ne pas se révolter, d'accepter sans une plainte que le destin s'abatte sur elle, d'être soumise à un ordre des choses qui la dépassait mais qu'elle acceptait comme si le malheur lui-même était un don de Dieu.

Sur le chemin du retour, je n'arrêtai pas de pleurer, les mains crispées sur le volant. Je pleurais car je savais que ce que je ressentais s'appliquait aussi à moi. Je pleurais des larmes de rage sur mon incapacité à me battre, à me révolter, à me prendre en main. « On t'a volé un rein. OK. C'est bon. Ce n'est pas la peine d'en faire un fromage. Il faut te bouger le derrière maintenant, il faut réagir. » En vain ! Cela me paraissait au-dessus de mes forces. Je n'étais plus qu'une loque humaine, incapable de me sortir du trou dans lequel je m'enfonçais chaque jour davantage.

Pour me changer les idées, je branchai la radio et me concentrai sur la route. Entre deux chansons, je me rendis compte que l'émission en cours parlait de la Turquie. Je prêtai l'oreille. Il s'agissait d'un débat enflammé portant sur l'intégration de la Turquie en Europe. Certains invités pensaient que la Turquie n'était pas un pays européen, d'autres qu'elle avait tout à fait sa place en Europe. Par curiosité, j'augmentai le volume pour écouter les diatribes d'un farouche adversaire de la Turquie :

«...dans l'épineux dossier turc, tout dépend des limites géographiques, culturelles et politiques que l'on donne à l'Europe. Pour ma part, il y existe de nombreux arguments qui militent pour le fait que la Turquie n'est pas une nation européenne. Le premier argument est géographique : 95 % du territoire turc se situe en Asie Mineure. Les peuples turcs proviennent de l'Empire des Steppes, cette vaste zone de l'Asie centrale et septentrionale. Le deuxième argument est religieux : la population turque est musulmane à 95 %. Les Juifs sont partis, les Chrétiens ont été expulsés et les Arméniens ont été massacrés. Nous n'avons pas la même religion. Le troisième argument est historique : les Turcs ne partagent pas les valeurs de notre civilisation judéo-chrétienne occidentale. Ils ne partagent pas avec nous l'héritage grec et

romain, le christianisme, le Moyen Âge, la Renaissance, la Réforme, la Contre-Réforme, les Lumières, le Romantisme, etc. L'empire ottoman a toujours été pour la civilisation européenne une source d'inquiétude et de terreur. Depuis la victoire turque de Manzikert en 1071 puis la chute de Constantinople en 1453 jusqu'à la bataille navale de Lépante en 1571 et la levée du siège de Vienne en 1683, ce sont six cents années de guerre et d'affrontements qui se sont succédé entre Turcs et Européens.

- Pourtant vous ne pouvez pas nier qu'aujourd'hui, la Turquie est un grand pays démocratique, un état national, laïque, rationnel, un pays ami, membre de l'OTAN et versé dans l'euro-atlantisme, qui fait de réels efforts en matière des droits de l'homme...

- Oui peut-être. C'est en tout cas l'image que la Turquie veut se donner pour répondre aux promesses que nous lui avons faites et refaites à tort. Pour ma part, ce serait une erreur très grave d'intégrer la Turquie dans l'Europe. Ce serait faire entrer le loup dans la bergerie car la Turquie est la plaque tournante de tous les trafics et toutes les contrebandes : trafic de drogue, prostitution et traite des blanches, trafic de voitures volées, trafic d'organes... »

Ma gorge se noua soudain et ma vue se brouilla à nouveau. Je ne pus que serrer encore plus le volant dans mes mains jusqu'à ce que mes jointures deviennent blanches, essayant de fixer mon attention vacillante sur la conduite.

J'avais du mal à accepter d'être un vulgaire fait-divers et pis encore, de l'entendre dire sur les ondes. Certes, je savais que j'avais été la victime d'un trafic d'organes mais cette réalité était encore trop dure à affronter. J'espérais peut-être encore qu'on allait me retrouver mon rein comme on retrouve un sac à main ou un parapluie aux objets perdus. Mais ceci n'était plus possible. Mon rein avait sûrement été greffé depuis sur un riche patient allemand ou scandinave. Je devais faire mon deuil de ce rein mais je ne m'y résolvais pas. La réalité étant pourtant dramatiquement simple. Une commande avait été passée quelque part dans un pays riche. On m'avait choisie car j'avais eu la malchance d'être là au mauvais moment et parce que je devais correspondre à un type physique précis, — jeune, en pleine santé —, on m'avait kidnappée, droguée puis opérée — très proprement d'ailleurs avaient reconnu les médecins —, enfin n'ayant plus d'usage pour mes ravisseurs, on m'avait relâchée. Mes analyses de sang avaient montré que j'avais été fortement droguée, ce qui expliquait que je ne m'étais souvenue de rien mais conduisait à cette explication toute bête : j'avais juste eu le malheur de passer par là, ce jour-là. En somme, je n'avais pas eu de chance. J'avais été la victime comme disait la radio, d'un trafic d'organes organisé dont la plaque tournante se trouvait en Turquie. Je me mis à sangloter de rage.

En arrivant chez moi, j'étais en train d'ouvrir la porte quand le téléphone se mit à sonner. J'eus à peine le temps de me souvenir que mon portable était à plat et que j'avais oublié de le recharger chez mes parents. Je traversai l'appartement en courant et décrochai le combiné à la volée. La voix tonique d'Audrey envahit l'écouteur :

« C'est Audrey ! Ça va ma poule ?

- Ça va !

- Dis donc, qu'est-ce que c'est que cette petite voix ? Ça n'a pas vraiment l'air d'aller !

- Si, si, ça va...

- J'espère que tu n'es pas là à ressasser tes malheurs.

- Non...

- Bon dis-moi, je te cherche partout. Personne sur le portable, personne chez toi. Je commençais à me faire du souci. Ça ne te dirait pas une petite toile suivie d'un resto pour ce soir...

- Euh, bof, tu sais...

- Pas de bof qui tienne. Ça te changera les idées et, à ce que je sache, on n'a pas besoin des deux reins pour aller au cinéma, tu vois ce que je veux dire ! Bon, je m'occupe de tout, je passe te prendre à dix-huit heures. »

Il était seize heures. J'avais deux heures devant moi à tourner en rond. La remarque acide d'Audrey, « On n'a pas besoin des deux reins pour aller au cinéma » m'avait à nouveau plongée dans une crise de larmes.

Je m'assis à mon bureau et me mis à fixer un point par la fenêtre. Au bout d'un moment, quelque chose me poussa à ouvrir mes tiroirs et farfouiller dans mes papiers. Les yeux rougis, je trouvai finalement ce qu'inconsciemment je cherchais.

Entre mes doigts, je fis tourner la carte de visite qu'Audrey m'avait donnée, suite à sa visite au consulat à Istanbul :

Jacques Laroche
Vice-Consul
Consulat Général de France à Istanbul

Je retournai la carte. Au dos, étaient inscrits le nom et les coordonnées de l'inspecteur turc, chargé de mon dossier. Je cherchai le code de la Turquie dans le bottin et m'installai près du téléphone.

Fallait-il vraiment le faire ? J'allais me décourager et j'étais sur le point de laisser tomber quand je repensai à ma mère et sa soumission aveugle au destin, je pensai aussi à Steve et son ultimatum indécent, et bien sûr je pensai à Audrey avec ses critiques acerbes. Une violente colère s'empara de moi. L'envie de savoir qui m'avait fait ça, l'envie de comprendre, de connaître les détails, l'envie d'être vengée, de voir les coupables punis. Voilà une bonne thérapie, bien meilleure que les séances d'hypnose du Docteur Rosenberg. Je pressai les touches et attendis, le cœur battant, au téléphone :

« Allô ? Inspecteur Mehmet Korkut ? »

Je sentis une hésitation.

« Yes... »

- Inspecteur Korkut, Sibylle Fournier à l'appareil. Oui, de France. Vous vous souvenez de moi ? On m'a volé un rein chez vous, il y a trois semaines !

- Oh ! Madame Fournier ! Bien sûr ! Comment allez-vous ?

- Ça pourrait aller mieux à vrai dire ! Écoutez Inspecteur, je vous appelle pour savoir si vous avez du nouveau ?

- Du nouveau ? À quel propos ?

- Comment à quel propos ? À propos de l'enquête sur mon cas bien sûr !

- Oui, oui, d'accord, Euh !

- Avez-vous avancé dans l'enquête, avez-vous des pistes, savez-vous qui a fait... ça ?

- Nous enquêtons, soyez en sûre. Nous enquêtons mais les choses sont lentes et difficiles...

- Quelles choses, inspecteur ?

- Je veux dire les investigations !

- Ne me dites pas que vous n'avez rien ? Vous n'avez pas de pistes ?

- Nous avons des pistes mais pour l'instant elles n'ont mené à rien mais nous continuons, Madame. »

La voix se faisait plus sèche et plus tendue.

« Avez-vous été en contact avec les autorités françaises ? Avez-vous été relancé par Jacques Laroche du consulat ?

- Non, mais ne vous inquiétez pas Madame, nous connaissons notre métier et nous faisons notre possible. »

Ne vous inquiétez pas ? ! Cet homme rigolait. Ce n'était pas lui qui voyait des yeux fixés en permanence sur sa personne. Ce n'était pas lui qui sentait des mains sur son corps. Ce n'était

pas lui qui entendait des cris et qui sentait l'odeur de la mort. Ce n'était pas lui qui déambulait comme un mort vivant depuis trois semaines. Ce n'était pas lui qui allait perdre son boulot à la BMB et à qui on avait donné quinze jours pour se mettre sur pieds.

« Vous êtes toujours là Madame? »

J'eus l'impression que ce n'était plus moi qui répondais au téléphone mais une autre personne plus froide et déterminée. J'entendis une voix excessivement calme qui asséna les mots suivants d'un ton glacial :

« Inspecteur, je vous donne trois jours. Si dans trois jours je n'ai pas d'informations concrètes, je viens moi-même faire le boulot à votre place à Istanbul !

- Madame Fournier...

- Trois jours inspecteur !

- Madame Fournier...

- Trois jours, pas un de plus !

- Ce n'est pas possible, je vous le déconseille vivement, Madame Fournier.

- Désolé inspecteur, on sonne à ma porte il faut que j'aille ouvrir. »

J'ouvris la porte en grand sur une Audrey que la vivacité de mon geste surprit.

« Salut ma vieille ! Eh bien que se passe-t-il ?

- Rien, j'avais seulement cet abruti de Korkut au téléphone.

- Korkut ? Korkut Mehmet, le policier turc que je suis allée voir à Istanbul ? Il t'a appelée ?

- Non, c'est moi qui l'ai appelé ?

- Qu'est ce que tu lui veux à ce gars-là ?

- Qu'est-ce que je lui veux ? Mais savoir au sujet de mon enquête !

- Oh ! Je vois que Madame a repris du poil de la bête ! C'est bien ça !

- Exactement ! Je reprends les choses en main.

- Super ! Enfin, je te retrouve ! Alors, c'est reparti comme avant !

- Oui, enfin peut-être ! Ce que je veux dire c'est que je pars en Turquie dans trois jours si rien ne se passe d'ici là.

- Aie, aie, aie ! Je ne sais pas si c'est une bonne idée ça, par contre...

- Je me fiche de savoir si c'est une bonne ou une mauvaise idée. Ce que je veux, c'est savoir qui a fait ça et pourquoi.

- Sibylle, tu es folle ! Plus j'y pense, plus je me dis que cette idée est déraisonnable. Ce n'est pas une bonne idée. Qu'espères-tu ? Retrouver ton rein ? De plus, le voyage va être fatigant et traumatisant alors que tu es encore convalescente...

- Non, il faut que je sache qui sont les gens qui m'ont fait ça. J'ai besoin de savoir comment ils ont procédé, de connaître les détails. Après, je crois que ça sera plus facile pour moi...

- De toute façon, plus têtue que toi tu meurs, hein ? »

Je regardai Audrey avec défi. Elle préféra éviter mon regard et lança pour détendre l'atmosphère : « On verra plus tard. Alors ce cinoche, on se le fait en attendant? »

Retour à Istanbul

L'avion roulait maintenant sur le tarmac de l'aéroport international Atatürk. Avec délices, je profitai encore de ces quelques instants de total abandon. Dès mon entrée dans l'appareil, je m'étais sentie comme déchargée de la responsabilité de ma vie. J'étais de nouveau une petite fille choyée, sans autre souci que le choix des repas, la musique à écouter ou le film à regarder. Dans l'atmosphère confinée de la cabine, assise dans un confortable fauteuil — je m'étais octroyée dans un élan de générosité inhabituelle une place en classe affaire — je me sentais de retour dans le ventre chaud et sécurisant de ma mère. L'hôtesse annonça avec une voix suave, notre arrivée. Notre mère adoptive, la compagnie aérienne Air France, nous remerciait de l'avoir choisie et espérait nous revoir bientôt dans ses bras. Je me promis de lui revenir au plus vite. Dans une semaine... ou deux, tout au plus.

Je soupirai avec lassitude et endossai de nouveau le poids de mon existence. Je l'avais laissé dans le coffre à bagages pour quelques heures à peine. Je récupérai au passage mon sac au format réglementaire bagage-cabine, que j'utilisais toujours afin d'éviter l'attente de la livraison des autres bagages stockés en soute. Je fus ainsi l'une des premières à franchir les contrôles de police et de douane, contrôles d'ailleurs réduits à leur plus simple expression pour les touristes comme moi. Sauf que moi, je n'étais pas une touriste comme les autres. Je quittai les groupes marqués de signes de ralliement aussi ridicules que des casquettes ou des parapluies publicitaires, et me dirigeai d'un pas décidé vers la sortie.

Il n'y avait que mon pas qui était décidé. Je ne savais pas encore très bien ce que je venais faire à Istanbul. Et seule, en plus ! Audrey n'avait pas pu se libérer de ses obligations de carabin et avait dû renoncer à m'accompagner. Les larmes aux yeux d'ailleurs, et après avoir tout tenté pour me dissuader de faire ce voyage. En effet, quelle drôle d'idée de revenir sur le lieu du crime, comme si j'étais la coupable !

Pour lire la suite du récit, rendez-vous sur le site des Éditions Ligne Continue :

www.editionslignecontinue.info

Tout commence par un séjour de rêve à Istanbul.

Mais Sibylle est kidnappée dans le Grand Bazar et ne réapparaît que trois jours plus tard, amnésique et meurtrie au plus profond de sa chair.

On lui a volé un rein.

De retour chez elle à Paris, elle décide de mener sa propre enquête afin de lutter contre la dépression qui la menace.

Comme un long cauchemar sans fin, sa vie tout entière bascule alors et s'effondre.

Peu à peu, une vérité horrible se dessine...

Découvrira-t-elle qui la traque ? Qui lui a volé son rein ?

Et surtout qui elle est vraiment ?



Roman policier sur le trafic d'organes et le clonage humain, ce roman nous entraîne d'Istanbul à l'Écosse en passant par Londres et Paris.

www.editionslignecontinue.info

20 €

ISBN 978-2-918284-67-3

